
V
B
J
C

VICTOR AMEDÉE

TRAGÉDIE

EN CINC ACTES ET EN VERS,

Par l'Auteur de la minéralogie Sicilienne.



à VARSOVIE.

à L'IMPRIMERIE LIBRE.

MDCCLXXXIX.

INTRODUCTION.

TOUS ceux qui se plaisent à lire l'Histoire connaissent l'Anécdote du trait qui fait le sujet de ma Tragédie, c'est à dire, sçavent: que Victor Amédée après avoir abdiqué sa Couronne en faveur de son fils Charles Emanuel, voulût ensuite la reprendre, échoua dans son dessein & finit ses jours dans le Chateau de Rivoli, maison de Plaisance qu'il s'était bati. Mais la plupart ignorent & les raisons de cette abdication, & les motifs de son désir de remonter sur le Thrône. Un séjour asses long que j'ai fait dans le Piémont & les provinces adjacentes de cet Etat, m'ayant mis au fait, des causes secrettes de ces deux revolutions; également intéressantes en politique; j'avais conçu dabord le dessein d'en faire part au Public, dans un ouvrage intitulé, Révolution de Piémont: Mais cherchant un sujet qui pût remplir l'objet du

nouveau genre que je voulois introduire dans la diréction des Poëmes Dramatiques ; j'ai crû qu'aucune ne pourrait mieux me convenir pour servir de démonſtration viſible à mon nouveau plan que cette Anécdote; & de ſimple Hiſtorien Litérateur, devenant Poëte, j'ai endoſſé le Cothurne de Melpomêne, & quoique écartant de la Sçéne ſon poignard, j'ai crû doublement intéreſſer les amateurs, en leur préſentant, une action peu connuëe ſous les déhors d'un Coſtume particulier. Ayant déja repondû dans ma Préface, à tout ce qu'on pourrait m'objécter rélativement aux abſtractions que je fais des méthôdes uſitées, & conſacrées par la môde & le ton régnant, je ne reviendrai plus ſur ce chapitre; mais je paſſe tout de ſuitte au recit Hiſtorique & incontéſtable du fait même, tel que j'ai pû me le proccurer par des nottes ſecrettes des Contémporains de cet évenement ; nommément de Mrs: du Bourg, Pertingue, St. Marſan, & Cumiane. Et je crois que le lecteur me ſçaura gré, après avoir lû ce reçit, d'avoir

été ſi éxact à ſuivrè le fait tel quil a été, ſans amplifications, ſans machines étrangéres ſans Sçenes à tiroirs, ni épiſodes poëtiques, comme le font communément les auteurs Dramatiques dans les auvrages de ce geure.

Victor Amedée, un des plus grands Prince de la maison de Piémont, par la ſublilité de ſa politique plus encor que par ſes talens guerriers, tirant parti de la poſition de ſes Etats, s'etait fait un grand nom, & tenait un rang diſtingué parmis les puiſſances de Son temps. Motiſs qui malgré ſa faibleſse, le faisait déſirer pour allié des Souverains qui voulaïent avoir quelque influence en Italie.

Les Circonſtances du moment ayant armé contre elles l'Espagne & la maiſon d'Autriche, faiſaïent à chaqu'une d'elles rechercher & marchander même l'alliance de Victor. Trop-habile pour ne pàs proffiter de l'occurence & qui plus eſt aveuglé ſur les ſuites par les conſeils intéreſſés de St. Dreux, Son homme de Confiance, oubliant & la bonne foi, qui doit être la bâze de tous les traités, & ſon hon-

neur, & se dissimulant à lui même les tristes conséquences qui en pouvaient émaner; Victor fit à Tortonne un double Traité avec la maison d'Autriche & avec l'Espagne, prometant à chaqu'une en particulier des secours auxiliaires contre son adversaire, & recevant des parties Contractantes en compensation, des Provinces & des Sommes. Une fraude si évidente ne pût rester longtems cachée, & toutes les intrigues de Victor ne purent en prévénir la déconverte. Indignées de ce procedé, les deux puissances changérent de batterie, & pour mieux punir un allié infidéle & parjure, d'ennemis devinrent alliés & resolurent en commun la perte de Victor, & le partage de ses Etats. Trop faible pour leur resister, & trop fier pour s'humilier, Victor prit un parti violent, mais convenable au moment, comme le fait l'a prouvé, de décendre du thrône, toujours sur d'y remonter, en déduisant aprés ses raisons, & d'y faire monter son fils, Charles Emmanuel, dont les inclinations douces, le caractére pacifique lui faisaient espérer les plus

grandes facilités dans ses Attentes. L'éloignement volontaire du timon des affaires de l'auteur même de la trâme, la douceur du nouveau Roi, son innocence, touchérent les alliés trahis & irrités, ils saccrifiérent leur vangeance, & tout rentra dans l'ordre. Victor charmé du succés de son Stratâgême, voyant les esprits calmés, les forces & les regards des puissances tournnés vers d'autres objets, & comptant sur la docilité de son fils, & l'Empire quil crojait avoir sur ses Sujets, après un silence de deux ans, sans prétexte d'une invitation de son fils, vint le visiter, & sonder le terrain & les marches du thrône sur le quel il voulait relever une autre fois son pouvoir. Mme: de St. Sebastien après Marquise d'el spigno, Cumiane de maison, d'abord maitresse de Victor pendant son régne, puis devenuë sa femme légitime, sous celui de son fils, & avec le consentement de Charles Emmanuel, peu satisfaite du titre d'Epouse légitime, si Elle n'était Reine, abbusant de son pouvoir sur son Epoux affaibli par l'âge, le réduisit enfin, & le porta

à attenter à l'autorité de son fils. Mais la noblesse qui n'ignorait pas la barbare dissimulation de Victor, ayant tout à craindre pour Eux, s'ils l'aissaient Emmanuel se défaisir des rênes du Gouvernement, sçurent tellement faire valoir à ses yeux le péril de l'Etat, sa propre sureté, qu'il consentit enfin, malgré sa tendresse pour son père à le faire arretér & condamner à une prison perpétuelle; qui est la Catastrophe de mon Poême. Aprés cette exposition, il ne reste qu'à prouver si un Poëme Dramatique peut éxister sans mort? & sans amour. La mort de César a prouvé la possibilité du second point, puisse mon Victor faire au moins suspecter la possibilite du premier, je ne croirais pas avair perdû les veilles que j'ai consacré à cet ouvrage.

PRÉFACE

Le poëme dramatique que j'offre au public, présente une ſingularité peut-être trop frappante aux yeux des personnes prévenues, qu'une tragédie ne doit offrir que des Sçènes enſanglantées, pour que je ne doive pas prévenir tout ce que l'on pourra objécter, contre le plan que j'ai adopté, par une expoſition ſuccincte des motifs qui m'ont guidés: Chaque poïme a ſon caractére diſtinctif: l'Ode doit s'elever avec ſublimité; l'Elégie s'envelopper des crêpes de la douleur, l'Epigramme açérer sa pointe, le Madrigal offrir une penſée neuve, & morale; la Comédie le tableau de nos moeurs, enfin la Tragédie affécter notre âme par quelque tableau attendriſſant. Mais ne peut on émouvoir notre coeur qu'en le déchirant; en lui offrant continuelement ou la coupe dégoutante de Thyeſte, ou des poignards

ensanglantés, un trait d'histoire mis en action ne peut-il pas intéresser une âme sensible par la peinture pathétique des malheurs d'une tête illustre; faut-il absolument pour arracher des pleurs aux spéctateurs joncher la Sçéne de Cadavres, & changer le théatre en échafaut? je conviens que l'usage a prévalu; mais cet usage pouvant servir d'autorité n'est cependant point une loi dont un esprit libre & un coeur sensible ne puissent s'affranchir. Le bût véritable de la Tragédie, à ce qu'il me parâit, est de corriger les moeurs en les imitant par une action qui serve d'exemple; ainsi, pourvû que la victime de la passion qu'on peint soit illustre; que les moyens qu'elle fait mouvoir soient grands, que sa ruine soit éclatante; peu importe aux spéctateurs que le coupable finisse en payant de sa téte, ou qu'une prison politique termine ses violences, & borne sa carrière. Suivant en cela ma propre délicatesse j'ai affranchi la Sçéne de ma Tragédie d'un si cruel dénouement, commun à tous les poëmes de ce genre. Suivant le même Plan, sans vouloir cependant me donner le ton d'un

Reformateur, j'ai osé encore retrancher deux autres abûs qui me repugnaient dans le plan commun de toutes les Tragédies. Le premier c'est cette nuance uniforme qu'ont adoptés tous les auteurs dramatiques en prenant toujours l'amour pour principal, & unique mobile de tous les sujets qu'ils ont traités, je conviens que l'amour est une des plus violentes passions d'u Coeur humain, mais est-il donc décidé que l'amour seul a été le principal acteur de toutes les révolutions dont fourmille l'histoire, & puisque la tragédie est le tableau mis en action des événements humains, il serait aussi ridicule de faire présider toujours l'amour dans toutes les catastrophes offertes par la Sçène dramatique, que si dans la Comédie qui est le tableau de nos moeurs civiles, faisant abstraction de toutes les autres passions, l'on n'employait l'orgâne de Thalie & son brodequin instructif, que pour retraçer seulement des intrigues amoureuses. Le coeur humain est affécté malheureusement de trop d'affections, pour ne pas ouvrir un champ bien plus vaste aux talens d'un auteur dra-

matique en l'éxérçant ſur d'autres paſſions. Pourquoi borner sa plume aux fougueux élans de l'amour, quand elle peut également intéréſſer le coeur, & l'oreille, par la peinture pathétique des dangereux effets, de l'ambition, de l'envie, de la haine,& de tont d'autres paſſions violentes. Un autre abûs avoit aſſervi encore ſous ſon joug la plume des auteurs dramatiques, & même les chef d'oeuvres de notre Théatre. Cédant à l'uſage établi, ils n'expoſaïent aux yeux du ſpéctateur le plan, & le reſſort des actions mis en mouvement que par la bouche des confidens, j'ai cru de la dignité de la Sçéne dramatique de l'éliberer de ce joug ſervile, & il me paraît qu'un évé. nement quelconque traité par les acteurs intéréſſés, a bien plus de mouvement, une marche plus rapide ; & préſente un intérét plus vif, que s'il eſt opéré par des perſonnages en ſous ordre, qui partagent, mal à propôs, l'intérêt du ſpéctateur ; qui ne devrait étre fixé que ſur les objets principaux. Je ne donne point ces principes pour axiômes, l'usage conſacré par tant de chef-d'oeuvres éleverait une

autorité trop puiſſante contre moi, & d'ailleurs trop peu connu dans la carriére dramatique, je ne pourrais pas me flatter que mon sentiment pût faire pencher la ballance: mais je l'offre comme une ſimple tentative d'un coeur ſenſible, & dans ce câs, peut-être que cette découverte bien loin de paraitre puérile, trouvera quelque intérêt aux yeux des vrais amateurs.

PERSONNAGES

EMMANUEL, *Roi de Sardaigne, Prince de Piémont.*
VICTOR *Amédée, père d'Emmanuel.*
LA MARQUISE *de Spigno, épouse de Victor Amédée,*
D'ORMEA *(le Marquis) Sécrétaire d'Etat.*
DU BOURG *(le Marquis) aussi Sécrétaire d'Etat.*
ZOPPI, *Chancellier.*
CUMIANNE *(le Comte) frère de la Marquise de Spigno.*
BALBIAN - - -)
St. MARSAN. -) *Conseillers d'Etat.*
SALMATORIS. - -)
RHEBINDER *Feld-Maréchal des armées de Piémont.*
St. THOMAS *Général d'armée.*
St. REMY *(le Baron de) Commandant de la citadelle.*
BIANDRA *(le Chevalier) Capitaine des gardes d'Emmanuel.*
LANSASQUE *(le cheralier) Officier de la citadelle,*

La Sçéne est à Turin.

VICTOR AMEDÉE

ACTE I.

SCENE I.

Le Théatre représente un appartement du Palais du Roi.

VICTOR, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

ENFIN, le ciel propice à la cauſe des Rois,
Couronnant vos deſſeins, ſemble appuyer vos droits;
Vous voilà dans ces lieux, où vôtre complaiſance,
Vous priva, pour un temps, de l'auguſte puiſſance.
Ou y reçoit vos loix; & vos moindres Souhaits
Ont toujours le pouvoir des ſuprêmes décrets.
Le guerrier vous chérit, le peuple vous révére,
Et votre fils Soumis craint la voix de ſon pére.
Sachés mettre à profit ces inſtans précieux;
Faites valoix, Seigneur, l'influence des cieux:
Le Pontife vous doit ſa fortune & ſa place,
Qu'il parle à votre fils, s'il le faut, qu'il menace,

Un fils ambitieux qui, fier de ſa grandeur,
De ſon état préſent méconnaîtrait l'auteur.

VICTOR.

MADAME, vos raiſons ont pénêtré mon âme:
Vôtre témérité m'encourage & m'enflamme;
Mais, avant que d'oſer frapper un ſi grand coup,
Nous devrions tâcher d'unir Dubourg à nous.
Certain de St. Remy, je connais trop ſon Zêle;
D'Orméa me doit tout, Cumiane eſt fidèle;
Mon fils, dès ſon enfance, à mon joug aſſervi,
Me craindra comme fils, m'aidera comme ami.
Ne croyés pas qu'en lui la grandeur Souveraine
Ait tendû le reſſorts de Son âme peu vaine.
Il aime le plaiſir, le travail lui déplaît,
En le dépoſſédant je lui fais un bienfait.
Apeine a-t-il oſé de ſes mains incertaines,
De l'Etat, à mon gré, laiſſer flotter les rênes.
Il croira voir combler ſes voeux & ſes deſirs,
Si, travaillant pour lui, je le laiſſe aux plaiſirs.
Mais Dubourg ſeul m'arrête: avés-vous vû, Madame,
Comme il cherche toujours à lire dans mon âme?
Du Dédale des Rois connaiſſant les détours,
Sous l'air le plus onvert, il Soupçonne toujours.
Ma main a dirigé ſes pas dans ſa carriére;
Il me doit ſon crédit, ſon bien, ſon Miniſtère,
Mais, dreſſé par mes mains, s'il céde à ſes ſoupçons,
Il pourra contre nous employer mes leçous.

LA MARQUISE.

Excufés-moi, Seigneur, fi dans ce moment j'ofe.
Etre d'un autre avis: Dubourg ne fe propôfe
Dans fes égards pour vous, qu'à fixer votre coeur;
Il a vu d'Orméa ballancer fa faveur;
Un jeune Roi fouvent change dans l'occurrence;
Dubourg voit chaque jour s'affaiblir fa puiffance,
Rannimés fon éfpoir par l'offre du crédit.
Qu'un pére refpéctable a toujours fur fon fils;
Mais, en calmant Dubourg, ménagés l'apparence;
Que D'Orméa toujours ait en vous confiance,
Qu'il croye, dans le temps, qu'on agit contre lui,
Que vous êtes, Seigneur, fon plus puiffant appui.

VICTOR.

Quoique coûte à mon âme une telle impofture,
S'il faut, je flatterai ma propre créature.
Ardente Soif du trône! à quoi m'abbaiffés-vous?
Je diffimulerai ma honte & mon courroux.
Mais, fi le ciel un jour, à mes vœux favorable,
Me rend l'arbître encor de ce Sujet coupable
Par la mort de Dubourg & de fes partifans,
Et tournant en rigueur mes égards complaifans,
A l'univers entier je veux faire connaître
Qu'on n'abaiffe jamais impunément fon maître.

LA MARQUISE.

J'approuve ce courroux, mais le bien de l'Etat,
Vôtre interêt requiert qu'on évite l'éclat.

Ménagés vos transports, Seigneur, je vous conjure;
Par un calme apparent la vengeance s'assure.
Je vois Dubourg venir, dissimulés ses torts,
Et pour le captiver épuisés vos ressorts.

SCENE II.

VICTOR, LA MARQUISE ET DUBOURG.

DUBOURG.

Ambassadeur zêlé d'une tête bien chère,
Glorieux de remplir un si doux ministère,
De la part de mon Roi, du plus tendre des fils.
Je viens vous apporter le dévoûment soumis.
Emmanuel, sachant que ces lieux vous possédent,
Regrette les instans que ses devoirs obsédent;
Si le bien de l'Etat ne captivait ses pas,
Il viendrait aussittôt se jetter dans vos bras.
Mais, intruit par vous même à maîtriser sou âme,
Il Soumet au devoir le penchant qui l'enflâme,
Et, jusqu'à ce qu'il puisse embrasser vos genoux,
Sire, il m'a commandé de rester près de vous.

VICTOR.

Des besoins de l'Etat les Rois dépositaires,
Ont droit de ménager des heures aussi chères.
Sans les chercher je sais, donner un juste prix.
Aux soins qu'entre l'Etat & moi pèse mon fils.
I'attendrai sans regrèt le moment si prospère
Qui doit le ramener dans les bras de son père.

DUBOURG.

(à la Marquise, en lui préſentant un écrin.)

Madame, auprès de vous un ſoin non moins flatteur.
A dirigé mes pas; jnterprête du coeur,
D'un roi qui vous chérit, je viens de ſa tendreſſe
vous remettre ce gâge; à ma main qui s'empreſſe.
A vous le préſenter, permettés cet emploi . . .

LA MARQUISE.

A ces ſoins obligeants je reconnais le Roi:
Tout ce qui vient de lui ne ſçaurait que me plaire.
I'accepte avec plaiſir; & votre miniſtère
Ajoute un nouveau prix au don que je reçois.

DUBOURG.

Rempliſsant aujourd'hui l'office que je dois,
Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon maître.
Que je Serais heureux, ſi le Sort faiſait naître
Un moment fortuné qui de mon zêle ardent
Pût vous prouver un jour le parfait déuoûment!

VICTOR.

Dubourg, de votre Coeur je n'eûs jamais de doute.
Ce n'eſt pas vous ici que ma femme redoute.
Vous étes mon ouvrage; ai je lieu de penſer
Que Dubourg à mes vœux voulût ſe refuſer?

DUBOURG.

Non, Sire, à vos bienfaits je dois mon éxiſtence.
Quel prix pourrais-je mettre à ma reconnaiſsance ?
Ordonnés, & Dubourg, a vos ordres toujours
Conſacre ſa fortune, & ſon rang & ſes jours.

LA MARQUISE (*bas à Victor.*)

Profités du moment, la victime ſe livre.

VICTOR, (*bas à la Marquise.*)

C'eſt un tout autre plan que votre époux doit Suivre.
Le temps n'eſt pas venû; tâchons de le comprendre,
Nous aurons tout loiſir à nous en faire entendre.
(*haut à Dubourg.*)
Eloigné de la cour, loin du séjour des Rois,
A mon ambition j'ai ſçû dicter des loix.
Je ne veux rien pour moi, ſi j'ai quelque faibleſse,
C'eſt pour un digne objet qui m'aime & m'intereſse.
Ce diſcours vous ſurprend, & je vois vos regards
Chercher à pénêtrer .... vous épuiſés votre art.
L'art de diſſimuler des rois forme l'étude,
Et Victor, loin de vous, a dans ſa Solitude
Sur ce talent ſuprême ancore renchéri.
Dubourg, ſujet fidèle, ami tendre & chéri,
Oublions qu'autreſois tu me nommais ton maître;
Viendra ce temps encore où je ferai connaître
Et mes vœux, & ſi j'oſe éſpérer tout de toi.
Attends ce temps propice, & n'écoute que moi.

DUBOURG.

Vous l'ordonnés, Seigneur, c'eſt à moi de me taire:
Mais vous verrés un jour, ce que Dubourg peut faire.
J'én jure par ce fer, j'en jure par ma foi,
J'én atteſte le ciel, &. . . . . mais voici le Roi.

SCENE III.

EMMANUEL, VICTOR, LA MARQUISE, DUBOURG.

EMMANUEL.

O ſeigneur! ô mon roi! quel deſtin ſi proſpère
Vous conduit à Turin; & me raméne un père?
A qui puis-je devoir un bonheur auſſi doux?
Ah! je n'en puis douter, Madame, c'eſt à vous:
Ce retour imprévû, de vous ſeule eſt l'ouvrage;
De Turin, de l'Etat vous mérités l'hommage,
Permettés que mon coeur, par ſes embraſſements,
Acquitte près de vous mes vœux reconnaiſsants.

LA MARQUISE.

Seigneur, je n'ai rien fait: une tête plus chére
Mérite les tranſports de votre âme ſincére.
Aux murs de Chambérri, le cœur de mon époux
Ne pouvait plus long temps vivre éloigné de vous.
Les douceurs d'une vie, à l'abri des allarmes,
Lui faiſaient de la Cour oublier tous les charmes;

Fatigué des travaux d'un empire agité,
Las du poids des grandeurs, mon époux l'a quitté;
Mais, fuyant, fans regrèt, l'éclat du Diadême,
Pouvait-il oublier un fils que fon cœur aime,
Un fils que pour l'Etat fes mains avaïent formé,
Un fils que fur le trône elles ont élevé?
Seigneur, pour vous, Victor, plein de Sollicitude,
S'arrachant au repôs, quittant fa Sollitude,
Vient admirer ici Son ouvrage & vos faits,
Et joïndre fes avis à Ses d'autres bienfaits.

VICTOR.

Oui mon fils! ce n'eft point un motif moins folide,
Qui vers vous, à mes pas a pû Servir de guide.
Je tremblais en Songeant qu'à vous même livré,
D'un état féduifant, de dangers entouré,
Vous ne fuffiès bientôt vous même la victime.
Excufés cette crainte, elle eft peu légitime
Aux yeux de qui connaît vôtre cœur, vos vertûs.
Trop d'amour quelque fois prend des Soins fuperflûs!
Mais peut-on, dites moi, blâmer un tendre père
De trembler pour le Sort d'une tête fi chére?

EMMANUEL.

Ah! Seigneur, quelque foit le motif généreux
Qui, pour notre bonheur, vous ramène en ces lieux,
Quelque foit, en ce jour, la raifon qui vous guide,
Toujours en ma faveur mon amour la dècide.
Je le dois aux bontés de vos Soins paternels;
Je veux les mériter; j'attefte le autels, De

De ce Dieu, devant qui tout n'eſt rien qu'impuiſsance,
De ce Dieu, dont je tiens & l'être & l'exiſtence,
De n'employer jamais le pouvoir de mes droits,
Sans conſulter avant vôtre avis & vos loix ;
Et, ſi jamais, ſéduit par la grandeur ſuprême,
Je voulais, à mon gré, gouverner par moi même,
Mes Sujets, diſpenſés de leur fidelité,
Ont droit de me priver de mon autorité.

VICTOR.

O mon fils, c'en eſt trop; un ſi grand ſacrifice,
Si j'oſais l'accépter, ſerait une injuſtice.
Ne me Suis-je privé du droit des Souverains
Que pour venir dans peu l'arracher de vos mains ?
Vous offrir mes conſeils, c'eſt vous prouver mon zêle.
Vous aſtreindre à mes loix, c'eſt vous prendre en tutelle.
Conſervés dans vos mains le Suprême pouvoir,
Du Soin de vous guider laiſſés moi le devoir.
Je connais tout le prix de vôtre obeiſſance,
Le ciel à vos vertus en doit la récompenſe ;
Et ſi la loi du Sang vous fit naître mon fils,
Par le choix de nos cœurs, ne ſoyons plus qu'amis.

LA MARQUISE.

Par vos combâts, Seigneurs, vous m'étonnés moi-même.
Quel mépris des grandeurs! quelle vertû Suprême !
Quel ſiecle a produit ces efforts généreux ?
Non! la poſtérité, dans nos futurs neveux

Avec peine croira ce que mon cœur admire!
Un père pour ſon fils délaiſſe ſon empire ;
Le fils, en acceptant le Sçeptre de ſes mains,
Ne veut en recevoir les honneurs Souverains
Qu'aſſuré que ſon père, auquel il s'abandonne,
Voudra bien partager le poids de ſa couronne.

EMMANUEL.

Dans tous les cœurs bien nés, ce n'eſt point un éffort
De laiſſer aux vertûs prendre tout leur éſſor.
J'ai rempli mon devoir, quel eſt l'homme farouche,
Qui, le poiſon dans l'âme, & le miel ſur la bouche,
Trompe par ſes ſermens, adoucit ſes regards,
Quand ſa main, en ſecret, aiguiſe des poignards ?
Mon âme ne connaît ni fraude, ni menſonge.
Mon règne n'eſt pour moi qu'un agréable Songe.
Vos avis peuvent Seuls rendre heureux mon réveil,
Et, tel que les rayons d'un bienfaiſant Soleil
Font profiter les ſucs que la terre prodigue,
Seigneur, que votre eſprit ennemi de l'intrigue,
Protécteur des vertûs, orgâne de nos loix,
Soutienne ma faibleſſe, enhardiſſe ma voix,
Et, par les fruits mûris de vôtre expérience,
Verſe ſur mes Sujets la paix & l'abondance.



SCE-

SCENE IV.

EMMANUEL, VICTOR, LA MARQUISE, DUBOURG, RHEBINDER, BALBIAN, St. MARSAN, SALMATORIS, St. THOMAS, BIANDRA.

RHEBINDER.

Déjà, ſur nos remparts, le Salpêtre enflammé,
Annonce à vôtre peuple un Prince bien aimé ;
A ſes regards, Seigneur, daignés faire paraître
Son premier ſouverain, le père de ſon maître.

BALBIAN.

Dans les temples déjà le plus ſuave encens
S'élève avec les vœux des cœurs reconnaiſſants;
Chaque bouche, à l'envi, célèbre vôtre gloire;
Et des chants, conſacrés par nous à la victoire,
Attendant les échos, le Pontife à l'autel
Offre, dans ces moments, ſon cœur à l'Eternel.
Seigneur, daignés céder à cette impatience
D'un amour, inſpiré par la reconnaiſſance.

St. MARSAN.

Avant que vos regards, vers le peuple tournés,
Des bienfaits que ſur lui votre main a verſés,
Retrouvent dans les cœurs la juſte récompenſe,
Daignés ſouffrir, Seigneur, que, dans cette occurence,

Partagant les déſtins d'un jour ſi Sólemnel,
Nous vous rendions hommage, aux yeux d'Emmanuel,
Et qu'aux piés de Victor, humiliant ma tête,
Je célèbre, en mon cœur, comme un vrai jour de fête,
Cet inſtant fortuné, qui le rend à ſon fils,
A Turin, à l'Etat, à ſes Sujets ſoumis.

EMMANUEL.

Ah! bien loin d'envier cet hommage ſincère,
Je jouïs en voïant qu'il s'adreſſe à mon père;
Et mon cœur, à vos voix, uniſſant ſes accens,
Acquitte faiblement ſes vœux réconnaiſſants.

VICTOR.

Vos Sentiments, mon fils, prouvant vôtre tendreſſe,
Méritent un retour, mais éxempt de faibleſſe.
Senſible à vos égards, certain de vôtre amour,
Je bénis mille fois mes déſtins, en ce jour;
Mais d'un devoir ſacré reſpéctant les limites
Qu'à mon pouvoir ma main elle même a préſcrites,
Emmanuel, je Sçais quel rang m'eſt deſtiné,
Et combien mon pouvoir, par le vôtre, eſt borné.
Si jamais, dans mes mains, l'autorité Suprême
Soutint, avec honneur, l'éclat du Diadême;
Si jamais ma valeur, en dépit des revers,
Sçut conjurer l'orâge, & brâver l'univers;
Si mes Sujets enfin, de mes mains bienfaiſantes,
Goûterent autrefois les grâces renaiſſantes
Ce temps, mon fils, n'eſt plus; je ne ſuis plus leur Roi.

Que leurs Senſibles cœurs ſe rappellent de moi ;
C'eſt une récompenſe à laquelle j'aſpire.
Dans vous, Emmanuel, eſt le ſuprême empire ;
Je ne ſuis déſormais que le premier ſujet ;
A vous doit s'adreſſer l'hommage & le reſpect,
Et de mon dévoûment vous préſentant l'exemple
Avec tous vos Sujets je veux vons ſuivre au temple,
Et conſacrant mes jours au bien de cet Etat
En moi j'offre, mon fils, un miniſtre, un Soldat,
Eclairé par le temps & par l'expérience.
O vous, dont le courage & la mûre prudence ;
Ont été le ſoutien de mes faibles ſuccès,
Vous que j'ai délaiſſés par mon propre recès
Eſtimés moi toujours, & comptes ſur mon zèle,
Mais à mon Succeſſeur voués un cœur fidéle.
Allons enſemble, Amis, ſuivons les pas du Roi,
Au temple du vrai Dieu venous jurer la foi
Que conſacre nôtre âme à notre nouveau maître.
Emmanuel, venés par vous même connaître
Le zèle qui pour vous vient embraſer mon cœur.
Je vais ſolliciter nôtre commun auteur,
Et d'une âme attendrie, & d'une voix touchante
Implorer de mon Dieu la main toute puiſſante.
En attirant ſur vous ſes plus rares bienfaits,
Je verrai de mon cœur remplir tous les Souhaits.



ACTE

ACTE II.

SCENE I.

D'ORMEA ET St. REMY

D'ORMEA.

PAR les devoirs du rang, qui près du Roi m'enchaîne,
Tout ce jour occupé je puis trouver à peine
Un inſtant de loiſir; cependant, St. Remy,
Je voudrais vous ouvrir le cœur de vôtre ami.

St. REMY.

A vos ordres, Seigneur, toujours prêt à me rendre,
Auſſitôt averti, je viens ici les prendre.
Vous connaiſſés mon cœur, guidés en les élans,
Et daignés excuſer des éfforts impuiſſants.
Le pouvoir bien Souvent n'égâle pas le zêle.

D'ORMEA.

Le danger rend toujours la victoire plus belle.
Enfin voilà Victor revenû dans Turin,
Un retour auſſi prompt doit avoir ſon deſſein.
Ce Prince, dès l'énfance, inquiet, vif, mais ſtable;

Dans fon plan aujourd'hui femble être variable.
Cette retraite enfin, qu'il choifit à fon gré,
Des honneurs délaiffés attife les regrèts.
Elevé par fes mains, inftruit à fon école,
Je ne laiffe échapper ni gefte, ni parole,
Et j'étudie envain fon langâge flatteur;
Sans pouvoir pénêtrer les replis de fon cœur.
Mais de quelque projet toujours je le Soupçonne;
Voudrait-il fur fon front, remettre la couronne?
Par quels fecrets moyens pourrait-on démêler . . . ?

St. REMY.

Vous le favés, Seigneur, l'art de diffimuler
de Victor, en tous temps, forma l'unique étude.
Il eft vraï, je l'ai vu plein de follicitude.
Mais peut-être qui Sçait? quelque chagrin fecrèt,
Du repôs de fon cœur trouble la douce paix;
Peut-être la Marquife, altière, impérieufe,
Dédaigne le féjour d'une retraite heureufe.
Mais que Victor, épris de l'éclat des grandeurs,
Voulût fe replacer au faîte des honneurs,
Je ne le croirai pas, vôtre Soupçon l'outrâge,
Repouffés loin de vous cet injufte langage:
Rappellés vous le bût qui le fit abdiquer,
Et qu'il ne pourrait pas impunément brufquer.
Je parle du traîté dicté par l'impofture,
Que'aux dépens de l'honneur, dou blant fa Signature,
Avec Charle & l'Efpagne, abufant tous les deux,
Victor conclût fans honte, éxcité par St. Dreux,
Et dont craignant après les fuites malheurenfes,

Désavouant l'auteur de ces trâmes affreuſes,
Et prétextant, auprès des princes offenſés,
Sons le poids des travaux, ſes eſprits affaiſſés,
A ſon fils il laiſſa, ſous l'appâs vain du trône,
L'opprobre jailliſſant du traîté de Tortone,
Que beaucoup de travaux, & les vertûs du fils,
Aprés deux ans à peine ont plongé dans l'oubli.

D'ORMEA.

Oui, St. Remy, je Sçais qu'elles peines cruelles
Ont fait naître pour nous ces traités infidèles,
Mais Victor, jouiſſant du fruit de nos travaux,
Peut être vient tenter quelques crimes nouveaux.
Et que me dirès-vous du cœur de la Marquiſe?
L'âme de ſon époux, à ſes ordres ſoumiſe,
Ne reſpire & n'agit que par ſes volontés.
Emmanuel toujours la comble de bontés,
Et croit que ſon crédit lui captive ſon père.
Je penche, St. Remy, pour un avis contraire,
Et crois que, ſous l'appâs d'un ſincère retour,
Sa main,pour nous frapper,n'atteut qu'un heureux jour.
Ciel! préſerve le Roi! j'abandonne ma tête,
Si cette ôffre ſuffit pour calmer la tempête.
Mon Sacrifice eſt prêt.

St. REMY.

Vôtre zêle eſt connû.
Il eſt beau de mourir, en ôffre à la vertû.
Mais, Seigneur, vous vivrés, & ces Etats tranquilés.
Et le Roi, jouïront de vos talents utiles,

Bau-

Banniffés de vôtre âme un fçoupçon peu fondé,
Et foyés fûr Seigneur, que, par tous Secondé,
Si quelque main traîtrefse ofait brâver le trône,
Nous volerons en foule où l'honneur nous l'ordonne
Et des projèts conçûs, dans la nuit de l'erreur,
Bientôt feraient noyés dans le Sang de l'auteur.

D'ORMEA.

Que j'aime ce tranfport d'un brâve militaire!
L'âge n'a point glacé vôtre valeur prémière,
Et vôtre Sang verfé, pour l'honneur de l'Etat,
N'a pas éteint en vous la vigueur du Soldat.
Vôtre tranquillité me raffure moi-même;
Je remèts aux vertûs, à la Bonté fuprême,
A calmer les regrèts que Victor peut-être a.
Je le vois, laiffés-nous.

SCENE II.

VICTOR, D'ORMEA.

VICTOR.

Vous, voici d'Orméa?

D'ORMEA.

Oui, Sire, de mon temps n'étant pas toujours maître,
Je Saifis un inftant, & je. . . . .

VICTOR.

Pour vous connaître,

Ce n'est pas aujourd'hui que je dois m'efforçer.
Marquis, deux aus n'ont pû dans mon cœur effacer
Le souvenir flatteur de vôtre constant zèle;
Et, quoique absent, jeçrois que D'Orméa fidèle
A mon fils, à l'Etat, à Victor est resté.

D'ORMEA.

Fuyant des courtisans le langage empesté,
Les Serpens déchaînés de la jalouse Envie,
Guidé par mon devoir, & fidèle à mon Roi,
Avec intégrité j'ai rempli mon emploi.
De mes faibles talents je connois l'impuissance;
Mais, par une prudente & sage obéissance,
J'ai conservé, Seigneur ma place & mon crédit,
Prêt à les résigner, sans regrèt, sans dépit,
Si l'Etat, estimant mes talens inutiles,
Remettait mon emploi dans des mains plus habiles.

VICTOR.

Un tel éloignement d'intérêt personnel.
Marquis, est râre; en vous, je veux le croire tel,
Mais, D'Orméa, mon fils en connaît-il la force?
Ne peut-il pas penser que ce n'est qu'une amorce,
Que vôtre expérience, au devant du hazard;
Appose prudemment, comme un puissant rempart?
Croyés-moi, tous les soins, la vertû la plus pure,
Ne sont point à l'abri des revers de l'injure;

Affaiſſés ſont le poid des Services rendûs,
J'ai vu mille guerriers, du faîte deſcendûs,
Traîner languiſſamment, dans le ſein des ténèbres,
Les reſtes oubliés de leurs jours ſi célêbres.
A quoi leur ont ſervi des flots de ſang verſés,
Et leurs ſoins pour l'Etat, & leurs biens épuiſés?
A fournir plus d'appâs à la douleur amére,
D'avoir uſé leurs jours à ſuivre une chimère.
Qui ſait, ſi pareil ſort ne vous attend au bût?
Emmanuel eſt jeune, & facile à l'abûs
De cette autorité pour lui nouvelle encore.
Son Règne n'eſt pour vous qu'une naiſſante Aurore,
Dont les fraîches couleurs, & la douce clarté,
Etalant les rubis de ſon char brillanté,
Preſagent d'une beau jour la paiſible carrière
Tandis que de la nuit, prompte avant-courière,
L'Etoile du Veſper, de ſes crêpes obſcurs,
Voilant des feux du ciel les magazins impurs,
Porte dans tous les lieux la Tempête & la foudre
Qui frappe, détruit, briſe, & réduit tout en poudre.
Un aſile certain eſt un port aſſuré,
Que tout miniſtre adroit doit s'être préparé.
Profités des beaux jours que la faveur vous laiſſe,
Redoutés du Deſtin l'inconſtànce traîtreſſe,
Et prévénant les coups, de l'aveugle hazard,
De conjurer le ſort, ayés, comme moi, l'art.
J'étais Roi: dans mes mains, l'autorité ſuprême
Aiſément aurait pû m'aveugler ſur moi-même.
Bien faiblement épris d'un moment fortuné,
J'ai penſé qu'étant homme aux revers deſtiné,
Je pouvais éprouver quelque viciſſitude;
Préférant à l'éclat, la paix, la ſolitude, C2

Dépofant, fans regrèt, le fçéptre & fes grandeurs,
Et d'un état fans fâfte embraffant les douceurs,
J'ai trouvé dans le fein d'une fimple retraite
Un bonheur, un repôs qu'Emmanuel regrette,
Et que mon cœur préfère, exempt de vains defirs,
A la pompe, à l'éclat, des plus brillants plaifirs.
Réfléchiffés, Marquis, à l'avis que je donne;
L'amitié là dicté; la Sûreté l'ordonne.
Cet afile affuré, qu'envain vous chercherés,
Ches un ami conftant vous le retrouverés.
Victor, toujours le même, en dépit de l'envie,
Vous préfente un rempart contre la jaloufie.
Mais, pour en mériter la déffenfe & l'appui,
Confacrés à Victor vôtre cœur aujourd'hui,
Et pour ferrer le nœud qui tous deux nous raffemble,
Uniffons nos crédits & nos forces enfemble.

D'ORMEA.

Par ce difcours obfcur, fans pouvoir m'ébranler,
Pour vous même, Seigneur, vous me faites trembler.
Je ne crains rien pour moi; guidé par un vrai zêle,
Je ne fais qu'obéir, être un fujet fidèle,
Du maître que je fers remplir les volontés,
Accomplir fa juftice, étendre fes bontés.
Si, malgré les éfforts de mon ardeur fincère,
Par faibleffe jamais j'errais dans ma carrière,
Je compte trop, Seigneur, fur le cœur de mon Roi.
Pour pouvoir redouter quelque malheur pour moi.
Emmanuel eft jufte, un pas involontaire,
Ne peut fur un Sujet attirer fa colère,

Encor, sur un sujet qui, dès ses jeunes ans,
Au bien de cet Etat consacra ses talents.
Seigneur, sous vôtre règne, ayant eû l'avantage
De braver, quarante ans, la tempête & l'orâge,
Je vous ai vû content des efforts que j'ai faits;
Vôtre main libérale a comblé de bienfaits,
D'Orméa couronné de Laurier & de Palme.
Puis-je donc redouter, dans un état de calme,
Qu'Emmanuel voulut, injuriant ma foi,
Me croire si changeant, si peu semblable à moi?
J'ignore vos desseins, mais, quels qu'ils puisent être,
Je ne connais, Seigneur, qu'Emmanuel pour maître.
Si vos projets, toujours avec les siens unis,
Concourent à l'honneur de Victor, de son fils,
Rempli d'empresément j'en veux être l'orgâne.
Mais si quelqu'autre bût affaiblit où profâne
Le respect, qu'à mon Roi, Victor lui-même doit,
Je n'hésiterait pas sûrement dans mon choix,
Et j'aime mieux mourir, comme un sujet fidéle,
Que de devoir ma gloire au titre de rebelle.
Excusés, si je romps, Seigneur, cet entretien.
Si l'interêt du Roi dicte vôtre desein,
J'aurai toujours le temps de vous prouver mon zêle.
A présent mon devoir auprès du Roi m'appelle.
Souffrés que je m'éloigne.

SCENE III.

VICTOR *seul.*

Oui! Va, Sujet ingrât!
Victor, Sans ton secours, sçaura guider ses pas,

J'ai compté que la voix de la reconnaiſsance,
Et ton propre intérêt preſsaient ma confiance.
Mais je me ſuis déçu, je vois que dans ton cœur,
Règne l'Ambition ſous le nom de l'honneur.
C'eſt ainſi qu'un crédit paſsager & précaire
Façine les eſprits d'un Sujet tèméraire.
Je t'abandonne au Sort des cœurs ambitieux,
Victor, ſûr de ſon fils, eſt trop craint dans ces lieux,
Pour redouter ta voix qui prétendrait lui nuire.
Par tes propres reſsorts je ſçaurai te réduire;
Et puiſqu'à mes projets tu refuſes la main,
Mon Deſtin ſupérieur va S'oppoſer au tien.
Rentre dans le néant; moi-ſeul t'ai donné l'être:
En périſsant; ingrat tu connaîtrâs ton maître:
Je vois venir Dubourg; peut être que ſon cœur,
D'un Secours plus fidèle, aidera mon ardeur,

SCENE IV.

VICTOR, DUBOURG.

VICTOR.

Dubourg, les Rois, jaloux des replis de leurs âmes,
De leurs deſseins ſecrèts ne découvrent les trâmes
Qu'à ces cœurs diſtingués, qu'à ces hommes choiſis
Qu'ils daignent élever au rang de leurs amis.
Parmi tous ces Sujets dont l'ardeur & le zêle
Ont pû leur mériter le titre de fidèle,
Vous le ſavés, Dubourg, je vous ai diſtingué.
Tant que j'ai pû ſur vous ma main a prodigué

Et l'emploi des talent, & le prix des faveurs ;
Moi, du bandeau des Rois, j'ai dépouillé ma tête,
Pour goûter le repôs d'une douce retraite.
Deux ans font écoulés, pleins de charmes pour moi;
Mon asile est troublé par les défirs du Roi ;
Regrettant les talents, enfouïs par fon père,
Il veut que ma raifon & le guide & l'eclaire.
Je ne puis refufer, aux befoins de mon fils,
Et mon expérience, & mes prudens avis.
A fes vœux j'ai cédé, quittant ma folitude,
Du bonheur de l'Etat je ferais mon étude ;
Emmanuel, charmé de mes égards pour lui,
Malgré moi, m'afsoçie à fon trône aujourd'hui,
Partage entre nous deux l'autorité Suprême,
Déjà me rend, Dubourg, du facré Diadême
Une part, en ce jour; ne pourrais-je à vos foins,
Devoir l'autre moitié? mon fils & vous, témoins;
De l'acte par lequel, j'abdiquai la Couronne,
Aux travaux que mon fils à mes mains abandonne.
Donneriés plus d'éclat, fi libre d'un Récès
Que pour Emmanuel, depuis deux ans, j'ai fait,
Lié par mes fermens, non par ma fignature,
Je faifais dans mon cœur triompher la nature;
Et, fidèle à mes loix, par moi-même à mon fils,
Vôtre Roi dans fon père eût un Sujet foumis,
Bien plus fûr que celui qu'un devoir necefsaire
Force à céder au joug d'un pouvoir arbitraire.
Dans le plus grand Secrèt, cet acte dans mes mains
Annihilé par moi, dans l'efprit des humains,
Peut exifter toujours, & peut leur faire croire,
Que le droit de cet acte enchaine encor ma gloire.

Et les voeux qu'en mon cœur je pourrais élever
Au trône, auquel mon fils vient de m'afsoçier ;
Tandis qu'Emmanuel, confervant fa puifsance,
La devrait de rechef à cette indifférence
Pour l'éclat, à l'amour que, pour un fi bon fils,
Victor. dans tous les temps, a vivement fentis.
Dubourg, fi vous pouviés flatter cette faiblefse
D'un Roi fur fon retour, & porter la tendrefse,
D'Emmanuel à faire un pas, fi doux pour moi,
Qui me conftituant véritablement Roi ;
Pour lui-même feroit de nulle conféquence,
Vous pouvés mettre un prix à ma reconnaifsance ;
Il n'eft rien que Victor puifse vous refufer,
Il n'eft rien que Dubourg après ne puiffe ôfer.

DUBOURG.

Seigneur, pour vous fervir, il n'eft rien que ne fafse
Un homme qui vous doit fa fortune & fa place.
J'emploîrai tous mes foins, & fi le Roi confent
A contenter vos vœux, je m'offre pour garant.
Mais, quand même d'un fils la tendre confiance,
A remplir vos defirs plirait fa complaifance,
Je doute que jamais, fans l'avis du Confeil,
Emmanuel vous rende un document pareil.
Permettés qu'avant tout, en Serviteur fidèle,
J'en parle à vôtre fils, que j'employe mon zêle
A prefsentir d'abord, fans pourtant découvrir,
Qu'en vôtre nom je parle. A quoi pourront fervir
Les pas que je ferais, fi le confeil refufe,
C'eft vers moi feulement que de fes droits il ûfe.

Et

Et je ne voudrais pas qu'échouant dans mes bûts,
A vous dût s'adresser un semblable refûs.

VICTOR, *à part.*

D'un courtisan adroit c'est bien là le langage!
Le zéle se réduit au politique hommage.
Puisque Dubourg ne peut contenter mon dessein,
Otons l'impréssion d'un pareil entretien;
Ne pouvant point m'aider, il pourrait bien me nuire,
Paraissant renonçer, tâchons de le séduire.

haut.

J'ai crû qu'une démarche aussi simple, Dubourg,
N'intéressait en rien le Conseil de la cour;
Je pensais que mon fils, de sa seule puissance,
N'écoutant de son cœur que la reconnaissance,
Et ne prenant d'avis que de sa volonté,
Pouvait, par cet écrit, me mettre en liberté.
S'il faut, pour cet objet, vous donner tant de peines
Je vous prie, épargnés ces démarches si vaines.
J'en parlerai moi-même à mon fils, en ce jour,
Et verrai, s'il préfère à ses droits, mon amour.
Le vulgaire méchant pourrait me faire un crime
D'une action, qui n'est, que pure & légitime,
Et l'on pourrait peut-être, apprenant mes desseins,
Attribuer, à tort, à mes vœux d'autres fins.
N'abusés pas, Dubourg, de cette confiance.
Emploiant vos avis, même reconnaissance
Animera mon cœur, que si vos soins heureux,
Eussent, par leurs efforts, satisfait à mes vœux.

Je connais du Confeil la lenteur ordinaire ;
Un mot fouvent dit plus, prononcé par un pére ;
Avant tout, laiffés-moi fonder l'esprit du Roi
Et s'il y confentait, vous appellant à moi,
J'emploîrai vôtre zêle, & vous devrai de même,
Ce que mon cœur préfére à la grandeur fuprême.

DUBOURG.

Délaiffant à vos foins un pas fi délicât,
Je fais ce que l'on doit au fécrèts de l'Etat,
Et, condamnant ma bouche au plus profond filence,
Je vous réponds, Seigneur, de mon obéiffance.

SCENE V.

VICTOR, DUBOURG, CUMIANE.

CUMIANE.

Seigneur, un Méffager au Roi, dans cet inftant,
Vient de rendre un écrit; par un ordre preffant,
La Confeil affemblé fufpend fon Miniftère
Jufqu'à ce que, Seigneur, vôtre bouche l'éclaire.
Pourra t'il efpérer qu'aux vœux de vôtre fils
Vous voudrés l'honorer de vos prudens avis ?

VICTOR.

Je connais le devoir qui vers mon fils m'appelle;
A l'affifter Victor doit confacrer fon zêle.

à Cumiane.
Attendés mon retour, je voudrais ſans tèmoins
A vôtre noble ardeur confier quelques ſoins.

Il sort avec Dubourg.

SCENE. VI.

CUMIANE *seul.*

Que mon âme redoute un entretien ſemblable!
Victor juſqu'à ce jour encor n'eſt pas coupable;
Un reſte de vigueur raffermit ſes vertûs,
Mais je vois que mes Soins déſormais ſuperflûs,
Me pourront ébranler l'ardeur qui le domine.
La Marquiſe triomphe, & le pouſſe à ſa ruine.
Pourquoi faut-il hélas! qu'un lien ſi flatteur,
En relevant mon nom, en cauſe le malheur?
N'ai-je pû de Victor devenir le beau frère,
Qu'en uniſſant ma main au complôt téméraire
Qui doit priver mon Roi de ſon autorité,
Et d'une ſœur hautaine aider la vanité?
Périſſe mille fois ce lien exécrable!
Suivons de nos devoirs le penchant véritable:
Abjurons des Serments par ſurpriſe obtenûs,
Et rendons Cumiane à ſes propres vertûs.
Mais ma ſœur vient; ô Ciel! Soutenés mon courage!
Et ſi mon repentir fut jamais vôtre ouvrage,
J'implore vos ſecours; & m'abbandonne à vous.

SCENE VII.

LA MARQUISE, CUMIANE.

LA MARQUISE.

Mon frere écoutés-moi; d'un entretien ſi doux
J'ai longtemps deſiré le moment favorable,
Mais, aux vœux d'une ſœur toujours inéxorable,
Vous oppoſés ſans ceſſe, à mes avis preſsés,
D'inutiles retards, où des refûs glacés.
La défiance hélas! de vôtre cœur bannie
Vous livre-t'elle enfin au gré de mon envie?

CUMIANE.

Moins docile à vos vœux qu'exact à mon devoir,
Je ne viens pas ici ſervir vôtre pouvoir.
J'y viens pour ramener vôtre ame ambitieuſe
Du chimérique éſpoir d'une attente trompeuſe,
Dont vous berçés, Madame, un eſprit éxalté.
Le péril en tous temps ſuit la témérité;
Pour vous plus d'une fois a tremblé ma tendreſse,

LA MARQUISE.

D'une vertû ſauvage éxcuſant la rudéſse,
Je ne m'arrête point aux dures vérités,
Au ſiniſtre tableau que vous me préſentés.
La carrière où je cours peut être dangereuſe,
Mais ce titre à mes yeux la rend plus glorieuſe.

Ce n'eſt qu'au lâche ſeul à jouir ſans danger.
Il faut dompter le Sort, ou ſçavoir le changer.
De l'audace, en tous temps, la gloire fut l'ouvrage,
Et le deſtin du monde eſt le prix du courage.

CUMIANE.

Madame, à ce diſcours je reconnais mon Sang,
C'eſt ainſi qu'intrépide, & la mort dans le flanc,
Sur des tâs d'ennemis, dans un moment extrême,
Vôtre ayeul triomphait par ſa vertu ſuprême,
Mais il mourait ſervant ſa patrie & ſon Roi.
Chez vous l'ambition ſeule Dicte la loi
Et confondant les droits, les droits ſaçrés du trône,
Avec ceux que l'amour ſur vôtre époux vous donne
Dand un cœur encor grand, mais par l'age affaibli;
Vous voulés réveiller un déſir aſſoupi:
Et, dépouillant le fils du ſaçré Diadême,
Vous engagés le père à s'en orner lui-même,
Pour, avec lui, pouvoir en partager l'éclat.
Tandis que, rennonçant au timon de l'Etat;
Victor, d'un digne fils, juge éclairé, bon père,
Abdiqua dans ſes mains le pouvoir arbitraire.
Et vous voulés, ma Sœur, qu'oubliant mon ferment,
Contre un Roi légitime, un prince bien faiſant,
Dans le cœur de Victor ma bouche téméraire
Ranime le déſir d'un règne ſecondaire.

LA MARQUISE.

D'Emmanuel, mon frère, éſtimant les vertûs,
Je n'enlève aucun droit de ceux qui lui ſont dûs;

Toujours sûr de ce trône où l'appelle son Sang,
A son père, il peut bien, céder le premier rang,
Ce rang qu'il ne remplit, que par un droit précaire,
Fondé sur les bontés d'un bien faiteur, d'un père.

CUMIANE.

Ce droit est légitime aussitôt que l'Etat,
Madame, a consenti que Victor abdiquât,
Et qu'en paix succédant au plus grand de ses princes,
Après Victor, son fils gouvernât ces provinces.
Deux ans ont consacré ce pacte solemnel,
Prétendre le troubler, c'est être criminel.
Loin de tromper Victor, en flattant sa manie,
Dans vous que la tendresse aux vrais devoirs s'allie,
Pour déssiller ses yeux que fasçine l'erreur,
Etouffér son orgueil & réchauffér son cœur.
Vous étes son épouse & sa plus tendre amie;
Au même sort tous deux vôtre destin vous lie.
Songés qu'à son bonheur le vôtre est attaché;
Aux regards des humains l'avenir est caché.
Tandis que vôtre cœur, nourri par l'espérance,
Compte sur le Destin; sa commune inconstance
Découvrant vos projets, au lieu du noble prix,
Qu'à Victor égaré vos efforts ont promis;
D'un désastre commun, au fond du précipice,
Vous fera cheoir, ma Sœur, avec vôtre complice.
D'un frère, qui vous aime, écoutés les avis.
Vous régnés sur les cœurs de Victor, de son fils,
Par le droit le plus saint & le plus legitime,
Aurés vous plus de gloire, en reçevant d'un crime

Ce que la complaisance, & l'amour filial,
Entre vous volontiers pertagent à l'égal ?

LA MARQUISE.

Je ne m'attendais pas à trouver dans un frère,
A mes vastes desseins, un avis si contraire.
Puisque vous refusés au sang, à l'amitié
Vos Seçours, donnés-les, mon frère, à la pitié,
Tous les ressorts tendûs, la main à frapper prête,
Ne Sçauraient plus souffrir, ni délai, ni retraite.
Abandonnerés vous, dans ce péril affreux,
Vôtre Roi, vôtre Sœur, vos amis, vos neveux ?

CUMIANE.

Si Victor fut mon maître, il ne l'est plus, Madame.
De jours heureux pour lui je souhaite la trâme,
Mais, s'étant dépouillé de son autorité,
Quel droit conserve-t'il à ma fidelité ?
An nouveau Souverain je la dois toute entière.
Toute autre affection depuis m'est étrangère ;
Emmanuel reçut, en face des autels,
De mon attachément les serments Solemnels.
Je Suis tout à ce Roi, Je lui donne ma vie.
Ni l'appâs des grandeurs, ni les cris de l'envie,
Ne me rendront parjure à la voix de l'honneur:
Et si Victor bientôt ne connaît son erreur,
Et n'abjure un dessein indigne de lui même ;
Gémissant, en secret, de sa faiblesse extrême,
Je ferai de mon corps un rempart à mon Roi.
Pour venir jusqu'à lui, vous passerés par moi,

Et pour vous aſſurer le pouvoir arbitraire,
Il vous faut avant tout perçer le cœur d'un frére.
Voyés, ſi la Couronne à ce prix, à vos yeux,
Peut encore flatter vos vœux ambitieux?
Si j'aimais moins mon ſang, en Délateur barbare,
J'annonçerais le coup que vôtre bras prépare.
Mais la vertû dans moi, me dictant mon devoir,
A l'amour fraternel laiſſe encor quelque éſpoir.
Venés, ma Sœur, joignés, aux cris de la tendreſſe,
Les pleurs du ſentiment; venés, le moment preſſe,
Rendre Victor à lui, rendre un père à ſon fils.
Si vous fûtes l'objet qui-les a déſunis,
Dévenés le lien de cette nouvelle chaîne.
Vous pleurés? ah! cédés à la main qui vous mène.
Ne jamais s'écarter du ſentier du devoir,
Me paraît ſurpaſſer preſque l'humain pouvoir;
Mais connaître ſon tort, avouer ſa faibleſſe,
Bannir de son eſprit la dangereuſe ivreſſe,
Et ſuivre le chemin d'un légitime éſsort;
De la vertû, ma Sœur, c'eſt le Sublime effort.



ACTE

ACTE III.

SCENE I.

Le Théatre représente l'appartement du Roi.

CUMIANE. *seul.*

PAR mes heureux efforts ma ſœur, enfin vaincuë,
Abjure ſes deſſeins, ſon âme combattue,
Entre l'ambition & la voix du devoir,
A mes ſoins empreſſés a donné quelque éſpoir.
Dieu puiſsant, dont la main, protégeant l'innocence,
Prépara les progrés de ma tendre éloquence,
Achève ton ouvrage, en comblant mes Succès!
Eloigne de mon cœur la crainte & les regrets!
Mais, ſi ma ſœur, toujours de ſes projets épriſe,
A ma créduité tendait une ſurpriſe,
Méconnaiſsant en elle & mon nom & mon ſang,
Irai-je, de mes mains lui déchirant le flanc,
Son propre délateur, la déclarer coupable,
Et trancher, par ſa mort, cette trâme exécrable?
Funéſte alternative! en quel abyme affreux
Plonges-tu mes eſprits, & rallentis mes vœux!
Mais en ſauvant ma ſœur, ſujet traître, infidèle,
Perfide à mon devoir & parjure à mon zêle,

En voilant ces complôts, trahirais-je à la fois
Emmanuel, l'Etat, mes Sermens & ma foi?
Quelque soit le remord qui déchire mon âme,
De la vertû suivons la voix qui nous enflâme:
Auprès de la Marquise, employons, en ce jour,
Les moyens les plus forts pour hâter son retour.
Mais, si le sentiment, l'écho de la prudence;
Ne peuvent mettre un frein au cours de sa vengeance,
Oublions une sœur, indigne de ce nom,
Et l'acusant moi-même, implorons son pardon,
Je la vois qui s'avance, épuisons envers elle,
Les sentimens d'un frère; &, d'un sujet rebelle,
Etouffant dans son cœur les coupables desseins,
D'Emmanuel & d'elle asurons les déstins.

SCENE II.

CUMIANE LA MARQUISE

LA MARQUISE.

Comte, par vos discours, mon âme, pénêtrée,
Craint cette illusion qui l'avoit trop charmée,
Et voudrait, vous prouvant l'amour de vôtre Sœur,
Renonçer à jamais à ce projet flatteur.
Mais envain vos motifs, ma raison elle-même.
Combattent dans mon cœur; l'éclat du Diadême
Vient détruire aussitôt ces tranquilles desseins,
Et l'ardeur de régner rend tous vos efforts vains.
Avés-vous, comme moi, considéré, mon frère,
L'avantage du bût d'un pas si téméraire?

Vôtre eſprit effrayé, dans ces hardis projets
Ne voit que le revers, moi j'y vois le ſuccès.
Quelle gloire à mon nom, ſi de ma main débile,
A Victor abaiſſé devenant ſeule utile,
De ſes lauriers flétris je ranime l'éclat,
Et me vois près de lui l'arbitre de l'Etat!
Je connais comme vous la grandeur de l'ouvrage:
A de ſi hauts deſſeins joignés vôtre courage,
La fortune ſoutient les cœurs audacieux;
Saçhons nous mériter un deſtin glorieux.
Ce n'eſt qu'au vil eſclave, au cœur rampant & lâche,
A ſe ployer au joug qui l'opprime & l'attache.
Le deſtin des héôrs eſt de brâver le ſort;
Le ſang de Cumiane eſt fait pour cet effort;
Pourquoi vous oppoſer à la voix qui me guide?
Ah! rougiſſés plutôt d'une vertû timide,
Qui vous fait préferer, au droit de commander,
Le Sort humiliant de ſouffrir & céder.
Emmanuel n'eſt plus, à mes yeux, qu'un parjure,
Manquant à ſes devoirs, aux droits de la nature.
Victor ſeul eſt mon Roi, c'eſt à lui qu'appartient
Ce Sçeptre, cet Etat, que de Dieu ſeul il tient;
Et s'il a pour un temps, dépoſé ſa Couronne,
De la lui rendre ici tout aujourd'hui l'ordonne.
Tâchés de mériter ſa chémence & mon cœur;
Servés utilement ma légitime ardeur.
Mais ſi vous préferés un honteux eſclavage,
Au droit de concourrir à cet auguſte ouvrage
Rampés dans le mépris, accuſés vôtre ſang.
Je puis mourir mais non, renonçer à mon rang.,

CUMIANE.

Ces outrageants difcours, en déchirant mon âme,
Ne fçauraient m'offenfer, ni me changer, Madame.
Je plains l'aveuglement qui fafçine vos yeux,
Et pour les deffiller je regrette mes vœux,
Puifque ni mes confeils, ni ma vive tendreffe,
Ne peuvent diffiper cette imprudente ivreffe,
Où l'oubli des devoirs & vôtre ambition
Ont plongé, malgré moi, vôtre faible raifon,
Suivés à vôtre gré ce penchant fi perfide ;
Il eft de mon devoir de prendre un autre guide.
Mais fi jamais, ma Sœur, le fort trop inconftant,
Bien loin de protéger un projet déçevant,
Sur un chemin de fleurs, vous conduit vers l'abyme,
Des plus cruels revers devenant la victime,
Songés qu'un tendre frère a prévu vos malheurs,
Qu'alors il ne pourra vous offrir que des pleurs ;
Inutile fecours, au fein de l'infortune,
Qui, puniffant tous deux d'une peine commune,
Dans mon cœur innocent nourrira la douleur
De n'avoir pû de vous détourner ce malheur.
Mais Emmanuel vient: il m'a dit de me rendre,
En ces lieux; par fon ordre ici je viens l'attendre
Ah ! tandis que je vais prendre fes volontés,
Puiffiés-vous rejetter vos projets déteftés !

LA MARQUISE.

Bien loin de réprimer cette ardeur qui m'enflamme,
D'une force nouvelle elle éleve mon âme.

Soyés âmi, ſoyés, même mon délateur ;
Je ne ſuis que la gloire & la voix de mon cœur.

Elle Sort.

SCENE. III.

EMMANUEL, CUMIANE.

EMMANUEL.

Qu'il eſt doux pour le cœur d'un fils tendre & ſenſible
De voir de cette Cour la concorde paiſible !
Dans quel ſèjour des Rois, où règnent en tous temps
L'intrigue, les ſoupçons, l'Envie & ſes Serpents,
Voit-on deux Rois amis, ocupant un ſeul thrône,
Partager entr'eux deux le poids de la Couronne ?
N'avoir qu'un ſentiment, qu'une âme, qu'un avis ?
Comte, de vos travaux je connois tout le prix,
C'eſt vous c'eſt vôtre Sœur qui, dans cette journée,
Me faités par vos ſoins bénir ma deſtinée.
Je vous dois le retour de mon père en ces lieux,
Je vous dois ſes égards; quel don ſi précieux,
Pourrait donc acquittér ma juſte bien faiſance,
Motivée envers vous par ma reconnaiſſance ?

CUMIANE.

Sire, rendant juſtice aux vertus de mon Roi,
J'ai rempli le devoir d'un ſujet tel que moi,
Et ma bouche, en ſervant à mon cœur d'interprête,
A trouvé dans Victor une âme toute prête,
A couronner les vœux de ſon fils bien aimé.
Mais, Sire, pardonnés ſi mon cœur, allarmé

Peut-être par l'excès d'un Soupçon infidéle
Se repent, mais trop tard, du ſuccès de ſon zêle.
En invitant Victor à partager vos droits,
D'un cœur reſpectueux vous Suivîtes les loix.
L'univers étonné rend juſtice à vôtre âme,
Vous admire & bénit le motif qui l'enflamme.
Mais vous n'ignorés pas qu'un motif différent
Fit conſentir Victor à ce pas étonnant.
La crainte d'un faux pas, les dangers d'une guerre
Attirée à l'Etat par un trait peu ſincère,
Ont été les raisons de l'abdication,
Non le dégoût du trône ou l'admiration
De vos talents, Seigneur, ainſi que vôtre père,
Voulût en aſſurer vous & l'Europe entière.
Vos vertûs convaincant les princes offenſés
Que ni l'Etat ni vous n'etiés intereſſés,
A tromper vos amis, que Victor ſeul coupable
Avait lui ſeul ourdi cette trâme exécrable
Le voyant confondû, vous prompt à concéder,
A tout ce qu'avec droit ils pouvaient demander,
L'harmonie & le paix, à l'ombre de vos aîles,
Rendirent à Turin les heures les plus belles.
Au fond de ſa retraite, Victor ayant appris
Le favorable eſſor des enploits de ſon fils,
(Pardonnés-moi, Seigneur, un ſi violent doute,
Mais je voudrais prévoir un mal que je redoute)
Victor ayant appris le calme rétabli,
Ses fautes, ſes dangers replongés dans l'oubli,
Abuſant du bon cœur de ce fils qui l'honore;
Sur le trône pourrait porter ſes vœux encore.
Peut-être par ce doute injurieux, peu ſûr,
J'offenſe vos bontés, je noirçis un cœur pur.

Mais, Sire, vous voyés qu'aveugle dans mon zêle
Je ne suis que la voix d'un cœur tendre & fidèle;
Si Victor, est coupable, une Sœur que je plains,
Comme épouse, devra partager ses destins.
Sur elle, sur mon sang, peut-être sur moi-même,
J'attire le courroux de vôtre diadême,
Menacé par la brigue & devant se venger;
Mais dûssent vos bontés pour nous tous s'échanger
En exils, en tourments! & dût sur moi la foudre,
Expier un tel crime, & me reduire en poudre!
Je ne sçaurais voiler le violent soupçon
Que fait naître en mon âme un retour aussi prompt.

EMMANUEL.

Cher Comte, je connais le sang de Cumiane,
Et ne sçaurais penser que vôtre sœur profâne
Cette illustre union que confirma ma main,
Et voulût s'en servir pour m'en perçer le sein.
Quant à Victor, quand même, oubliant comme père
Que ma tête toujours lui fut soumise & chère,
Si, de l'éclat du trône ébloui quelqu'instant,
Il desirait rentrer dans son droit précédent,
Oserait-il chercher la frêle jouissance,
D'un pouvoir que sa bouche, attestant la puissance
Et de l'Etre suprême, & des Rois ses égaux,
Autrefois abjura, desirant le repôs?
Je ne sçaurais penser que, jaloux de ma place,
Sa main voulut détruire un effet de sa grace:
Sacrifiant sa gloire au frivole regrèt,
De ne pouvoir reprendre un bienfait qu'il a fait.

Banniſſés ce ſoupçon d'une âme trop ſenſible,
A s'effrayer envain toujours trop ſuscéptible,
Bien loin de m'offenſer d'un ſi preſsant avis,
Joublie en cet inſtant ma qualité de fils
Et le tort qu'à mon père a cauſé vôtre zêle;
Mais, en Roi pénêtré pour un ſujet fidèle,
Je vous aſſure, Comte, un cœur reconnaiſſant;
Ainſi que dans mon âme un doux preſſentiment
Me garantit d'un père & l'amour & la foi,
Suivés, Comte, l'inſtinct du cœur de vôtre Roi;
Rendés á vôtre ſœur, à Victor cette eſtime
Qu'à ſçu leur mériter le reſpect qui m'anime.
Un père eſt toujours père; & malheur à ce fils
Qui ſitôt de ſon cœur peut étouffer les cris!
Cet amour que le ciel, formant l'homme coupable,
Dans ſon âme grava d'un trait ineffaçable....
Mais je vois d'Ormea vers nous guider ſe pas.
Cumiane, voyés qu'on ne nous trouble pas.

SCENE IV.

EMMANUEL, D'ORMEA,

D'ORMEA.

Quarante ans conſacrés ſous l'oeil de vôtre père,
Sire m'ont mérité ſa confiance entière;
Il m'en honore encore, & je viens aujourd'hui
Ici d'en reçevoir une preuve de lui.

EMMA-

EMMANUEL.

Quand on a comme vous toujours rendu ſervice,
Sans manquer au devoir, ſans bleſser la juſtice,
On peut ſans doute attendre, autant de ſes égaux
Que de ſon maître même, un retour auſſi beau.
Je ne ſuis point jaloux des ſentiments d'eſtime
Dont mon père avec droit vous paye & vous anime.
D'un fidèle ſujet relever les hauts faits,
C'eſt approuver, Marquis, mon choix & mes bienfaits.

D'ORMEA.

Tout ce que de flatteur m'adreſſe vôtre bouche,
En pénêtrant mon âme, & la flatte & la touche.
Mais ſi jamais mon cœur jouiſſait en Secret,
Des éloges pompeux que Victor me donnait,
C'était lorſqu'en ces lieux lui ſeul était mon maître.
Aujourd'hui qu'à lui Seul j'ai conſacré mon être,
C'eſt de vous que j'attends l'éloge de mes ſoins.
Mais Victor, en ce jour, évitant les témoins,
En prodiguant l'ençens à mes faibles ſervices,
Du ſort à mon égard relevant les caprices,
Me faiſant redouter un funeſte avenir,
Pour l'éviter, â lui m'engageait a m'unir;
Me répétant qu'en lui, bien plus que ſur vous même,
Je devais établir ma ſûreté ſuprême,
Que, facile à changer, Emmanuel un jour,
Sur ſes bontés pour moi faiſant un prompt retour,
Pourrait à d'Orméa ravir ſa confiance,
Et ſur ſa tête enfin étendre, ſa vengeance.

F

Un discours si sinistre, a pénétré mon cœur
Victor m'eût épargné ce tableau plein d'horreur,
S'il n'avait le dessein d'ébranler ma constance.
Respéctant dans Victor les droits de ma naissance,
Je me suis tû, seigneur, mais mon esprit blessé.
Non pour moi, mais pour vous, s'en ressent offensé;
Et je crois entrévoir que Victor en silence,
Abusant du respect & de l'obéissance;
Que pour lui vous avés, a formé le dessein
De se frayer au trône un facile chemin.
Je souhaite, seigneur que, dans cette occurrence,
Pour prévenir ce coup, vôtre rare prudence,
En ménageant Victor & vous même & l'Etat
Assure son destin, en évitant l'éclat.

EMMANUEL.

J'estime de vos Soins la noble inquiétude,
Mais elle ne sçaurait troubler ma quiétude.
Je connais trop, Victor pour craindre rien de lui:
Est-ce me détrôner que d'offrir son appui,
Au besoin renaissant que j'ai d'un si grand homme?
Vôtre amitié pour moi s'éffraye d'un phantôme.
Victor voulait connaître, essayant vôtre cœur,
Quel effet a sur vous pû faire ma faveur.
Charmé de vous trouver toujours aussi fidèle
Croyés, Marquis, qu'il rend justice à vôtre zêle.
Il devait mieux juger de vos attachements,
Et ne point suspécter pour moi vos Sentiments.

D'OR-

D'ORMEA.

Puisque vous reprimés mes ſoupçons & ma crainte,
De mon âme, Seigneur, j'en bannirai l'atteinte,
Mais je ne puis deffendre à mon zêle pour vous
D'obſerver en ſilence, & d'être prêt à tout.

EMMANUEL.

La prudence toujours fut vôtre caractère ;
Vous ſavés trop, Marquis, ce qu'il vous reſte à faire:
Sûr de vous j'abandonne à vos ſoins empreſſés
A détruire l'effroi de vos eſprits bleſſés.
Pour moi trop aſſuré de l'amour de mon père.
Je ſuis ſi convaincu d'Orméa, du contraire,
Que, ſi par des témoins vous pouviés le prouver,
Je croirais que Victor a voulu m'éprouver.

D'ORMEA.

J'admire, en vôtre cœur, cette vertu ſuprême,
Qui par les ſentiments qu'il poſſéde lui même,
Incapable d'erreur, de fraude & de ſoupçon,
Suppoſe dans autrui même perfection.
J'étoufferai les cris de cette defiance.
Puiſſe le ciel aider à vôtre confiance!
En détruiſant le mal s'il exiſte jamais,
En verſant ſur vos jours le bonheur & la paix.

SCENE

SCENE V.

EMMANUEL *seul.*

Quels ſoupçons dans mon cœur, D'Orméa, Cumiane,
Veulent ils élever ? ſi leur bouche profâne
La vertu de Victor, dois-je écouter l'amour,
Qui m'excuſe l'objet à qui je dois le jour ?
Ou dois-je en Roi ſevère, excité par leur zêle,
Dans un père chéri voir un ſujet rebelle ?
Dieu puiſſant! dont le bras, à mes debiles mains
Par l'arrêt immuable & caché des Deſtins,
Dépoſsédant mon père a confié ce trône;
Tu ſais ſi j'ai jamais déſiré la couronne ?
Content de mon état, ayant Victor pour Roi,
Je béniſsais toujours & mon père & ſa loi;
Ta volonté ſuprême, a choiſi ma faibleſse,
Pour régir cet Etat, ſoutenir la vieilleſse,
D'un père ſuccombant, ſous le poids des travaux,
Moins épris des grandeurs que d'un heureux repos.
Dois-je croire aujourd'hui qu'à ſon ſerment parjure
Il oppoſe à nos loix le cri de la nature ?
Et qu'oubliant ſitôt ſon Sublime bienfait,
Sa main cherche à détruire ici ce qu'elle a fait ?
Non, je ne puis le croire un cœur ſi magnanime
Ne ſaurait ſe ſouiller de la honte d'un crime,
Si Victor déſirait le pouvoir ſouverain,
Il me découvrirait lui même ſon deſſein.
Eh! quelle honte aurais-je à céder à mon père.
Pour mon ſang, cet Etat, toujours héréditaire,
Rendant plus fortunés les vieux ans de Victor,
Ne pourrait à mes mains échapper à ſa mort;

Et j'aurais le plaiſir, la gloire enchantereſſe
De lui rendre, à mon tour. tendreſſe pour tendreſſe.
Conſultons-le lui-même, & ſi ſon cœur, épris
De la royauté, n'oſe, en parler à ſon fils,
En faveur de Victor quittons notre Couronne,
Qu'un fils qui l'a reçue à ſon père la donne.
Prevenons par cette offre & contentons ſes vœux,
Et rendons, s'il ſe peut, même mon père heureux.

ACTE IV.

SCENE I.

EMMANUEL, VICTOR.

EMMANUEL.

DE mes plus jeunes ans aimant la ſolitude
Le ſouverain pouvoir péſe à ma quiétude,
Libre un inſtant des ſoins que demande l'Etat,
J'évite par penchant & la gêne & l'éclat:
En tous temps j'ai chéri l'étude & la retraite;
Sur le trône encor plus mon âme les regrette.
Mais je n'ai ſûrement d'un inſtant de loiſir,
Reſſenti dans mon cœur vivement le deſir;
Que depuis qu'en ces lieux un ciel juſte & proſpère,
Au gré de mes ſouhaits, me ramène mon père.

Qu'il eſt flatteur pour moi, qu'il eſt doux de pouvoir,
Ayant donné, Seigneur, tout le jour au devoir,
Dans les bras paternels conſacrer quelques heures!
Vôtre regard, mon père, au ſein de ces Demeures,
Où l'adulation prodigue ſon poiſon,
Diſſipe tout éclat, rappelle ma raiſon;
Et ſi jamais, Seigneur, eſtimant trop ſon être,
Mon esprit, s'oubliant, pouvait ſe méconnaître
Vos vertus, vôtre exemple, en détrompant mon cœur,
Diſſiperaient bientôt le néant de l'erreur.
Accordés plus ſouvent à l'inéxpérience
Les conſeils précieux d'une rare prudence;
Raffermiſſés mon âme, dirigés mes esprits,
Que je porte avec droit le nom de vôtre fils.

VICTOR.

Mon fils! ces ſentiments aſſurent ma tendreſſe,
Et d'un ciel juſte & bon la foudre vengereſse
Sur l'Etat, & ſur vous étendrait ſon courroux,
Si vous reſsentiés moins ce que j'ai fait pour vous.
Maître de mon empire, & comptable à perſonne,
J'ai cédé de plein gré mon ſcéptre & ma Couronne.
Si je vous aimais moins, ſi j'euſse en moins d'eſpoir
De vos talents naiſsants, j'eûs gardé mon pouvoir;
Mais, blanchi ſous le poids d'un peſant diadême,
En vous, mon fils, j'ai cru voir un autre moi-même.
Vous gouvernés, & moi, retiré de la Cour,
Je m'applaudis en vous du fruit de mon amour.
Tel qu'un Pilote habile, échappé du nauſrage,
Aſſis ſur un éceuil, je vois vôtre courrage.

Lutter contre le ſort & les coups du Deſtin;
mais ſi jamais je vois que ma débile main,
Endurcie aux travaux, par l'uſage aguerrie,
A vôtre âme encor jeune & par le ſort aigrie,
Devait un prompt ſecours, je connaîs mon devoir;
Et je viendrais, mon fils, ſoutenir ce pouvoir
Dont l'Europe liguée & quarante ans de guerre,
N'ont, malgé leurs efforts, pû troubler la carrière.

EMMANUEL.

Plein d'égards, de reſpect, pour vos bontés pour moi,
De ſuivre vos avis je me ſuis fait la loi,
Et jusqu'à cet inſtant de mon obéïſsance;
J'ai par l'effet toujours ſoutenu l'aſsurance.
Mais un doute ſecret a depuis quelque temps,
De la paix de mon cœur troublé les doux inſtants.
Malgré l'age, & les ſoins d'un travail ſans relâche
Qu'à l'éclat du pouvoir la deſtinée attâche,
Mon père, en vous voyant bráver l'air, les climats,
Les veilles du conſeil, les dangers des combats,
Reconnaiſsant en vous vôtre valeur guerrière,
Soutenue en tous temps par la vigueur première,
J'ai crû que, rougiſsant de céder vôtre rang,
Vous ambitionniés les droits de vôtre Sang,
Si vous vous repentés de n'être plus le maître,
Seigneur, à vôtre fils daignés le faire connaître.
Prompt à vous ſatisfaire, & ſans aucuns regrets
Emmanuel vous rend le trône & vos bienfaits,
Content d'être, après vous, par mon rang & mon zêle,
Le premier des Sujets, un fils tendre & fidèle.

Souffrés qu'à vos genoux je dépose l'éclat
D'un pouvoir qu'en vos mains aimera mieux l'Etat.

VICTOR.

Ah! voudriés-vous, mon fils, que de cette main même,
Qui vous a ceint le front du facré diadême,
Carefsant le penchant d'un cœur ambitieux,
J'ofai vous dépouiller? me confondent les cieux
Si jamais, dans mon âme, une telle penfée,
Contraire à mon amour, même en fonge, eft pafsée!
Régnés, Emmanuel, & bien loin d'envier
Ce pouvoir que mon cœur a fçu vous confier,
Je confirme à jamais le don de ma Couronne,
Jouifsés d'un bienfait que le Deftin vous donne;
Soyés toujours bon fils: foyés juge éclairé:
Donnés à vos Sujets l'exemple révéré
D'un maître vertueux, près de qui la puifsance,
Ne peut autorifer l'excés de la licence.
Père de vos fujets, confidérés les tous,
Comme objets principaux de vos foins les plus doux.
Refsérés la pouvoir dans ces juftes limites
Qu'aux bons Rois l'équité de tous temps a prêfcrites.
Récompenfés les bons, reprimés les méchants;
Encouragés les mœurs, les arts & les talents;
Profités des erreurs que Victor a commises,
Victime quelque fois de malheureufes crifes,
Souvent je n'ai fuivi qu'un cœur ambitieux;
Et quoique, par hazard, un Sort audacieux,
Vint couronner ma faute & relever ma gloire,
J'ai bien des fois rougi d'une injufte Victoire,
Et

Et regrété le ſang que mes avides mains
Ont prodigué ſouvent à mes hardis deſseins.
Excuſés ma faibleſse où je ſuis condamnable ;
Et ſi jamais j'ai fait quelque action louable
Imités-moi, mon fils, tâchés de me paſſer ;
Que même vôtre cœur s'efforce à m'effacer.
Enivré du plaiſir d'voir cédé ma place,
Du maître des Deſtins j'adorerai la grace,
Qui de me retirer m'inſpira le deſſein
Pour confier mon ſçéptre à vôtre habile main.
De vos discours, mon fils, la force & la tendreſſe,
Sur un corps énervé par l'âge & la faibleſſe,
Ont trop eû de pouvoir; & mes esprits confûs
Demandent un repos propre à mes ſens émûs.
Laiſſés-moi, mon cher fils, un inſtant à moi-même.
Dans peu vous connaîtrés qu'à la vertu Suprême
Rien ne peut réſiſter, & le cœur de Victor,
Servira de garant au plus puiſſant effort.
Allés, je vous rejoins.

Eemmanuel Sort.

SCENE II.

VICTOR *seul.*

Ambition funéſte !
Autant que je t'aimais, autant je te déteſte !
Un plus doux ſentiment hâtera mon bonheur !
Je ne redoute plus ta ſéduiſante erreur !
Le cri de la vertu, celui de la nature
Dans mon cœur paternel étouffent le parjure.

Au dévoûment d'un fils, à moins d'être un tyran,
Victor pourrait-il donc rester indifférent?
Non! volons dans ses bras, avouons lui ma honte.
Mais, quel transport soudain, d'une flamme si prompte,
De mes hardis projets vient renverser l'espoir?
Moi? renonçer au trône, au suprême pouvoir,
Au trône d'où mon fils, encor pendant ma vie,
Prétend dicter des loix à mon âme asservie!
Une sombre fureur offusque ma raison!
L'envie a dans mon cœur épanché son poison!
Dieu vengeur! quel tourment vient déchirer mon âme!
Le repentir me suit, la vanité m'enflamme;
Et toujours renaissant, mon orgueil combattu
Sent un remord secret réveiller ma vertu.

Victor se jette sur une chaise et abandonne sa tête sur ses mains.

SCENE III.

VICTOR, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Quittés, quittés, Seigneur, cette vaine tristesse;
L'instant est arrivé d'une juste allégresse.
Vos amis avertis, dans l'ombre de la nuit,
A l'entour du palais, tous rassemblés sans bruit,
N'attendent pour frapper que la voix de leur maître.
Qu'ils connaissent en vous l'homme digne de l'être;
Enflammés leur courage, excités leurs esprits,
A leur ambition prodigués tous les prix,

Et d'un fils confondant le ſommeil téméraire
Arrachés de ſes mains ſon pouvoir éphémère.

Sortant de son assoupissement et d'un ton de voix concentré.

VICTOR.

Quoi? quelle voix m'appelle? eſt ce toi, mon cher fils?

LA MARQUISE.

Seigneur, un ſonge a-t'il offuſqué vos eſprits?
C'eſt moi, c'eſt une épouse, empreſsée & fidèle,
Qui viens vous annoncer les efforts de ſon zêle.
Me reconnaiſsés-vous? allons, venés Seigneur,
Proffiter des inſtants d'un calme ſéducteur;
Sous le poids du Sommeil la victime affaiſſée,
Préſente à vos amis une victoire aiſée.
On n'attent plus que vous: que vos auguſtes mains
Dirigent nos efforts & hâtent nos deſſeins,

VICTOR.

Je n'en ai plus, Madame, & mon âme calmée,
Abjure cette erreur qui l'a longtemps charmée.
Dans mon cœur le devoir fait entendre ſa voix,
Et d'un joug volontaire ayant dicté la loi,
Législateur, je dois le premier m'y Soumettre;
Ah! puisque de mes droits j'ai voulu me démettre,

Mon fils eſt Roi; Victor, eſt ſon premier ſujet,
Loin d'exciter en moi la plainte & le regret,
Renforcés dans mon cœur ce repentir ſincère,
Abjurés avec moi ce projet téméraire,
Ramenés au devoir ces amis égarés;
Si vos ſoins de mon fils les en ont écartés,
Que par ces mêmes ſoins plus vrais, plus légitimes
Vôtre bouche en ce jour leur épargne ces crimes;
Et nous de nos devoirs ayant oſé ſortir,
Tâchons d'y retourner avec le repentir.

LA MARQUISE.

Quel langage étonnant! hélas! quelle faibleſſe
Vient engourdir en vous l'effort de ma tendreſſe?
Ah! je le vois, Seigneur, un inſtant d'entretien
Avec Emmanuel a changé ſon deſtin.

VICTOR.

Cet entretien ſi doux a pénétré mon âme.
L'euſſiés-vous entendû, je ſuis certain, Madame,
Que vôtre cœur ſenſible en eût été touché,
Et du cœur de mon fils ſe ſerait rapproché,
Epanchant dans mon ſein l'aveu noble & ſincère
De cet éloignement que pour cette carrière,
Son âme reſſentait, il preſſait mes avis,
Qui devaient le montrer digne d'être mon fils,
Lorſqu'excité ſoudain par un ſoupçon peut être;
Que mon cœur rougiſſait de l'avoir pour ſon maître,
Renonçant au bien fait dont ma main lui fit don,
Du ſceptre pour, ſon père il conçut l'abandon,

Me pressant d'accépter cette même Couronne
Que pour vous dès longtemps mon cœur ambitionne.
Etonnè de ce don, je voulais l'accepter,
Mais mon cœur tout émû me le fit rejetter,
Et louant en silence un si grand sacrifice,
Au plus digne des fils me fit rendre justice.
Joignés-vous à mes vœux, & bien loin de rougir
De laisser échouer un si honteux desir,
Par notre amour pour lui, par vôtre obéissance,
Signalons nos regrets, notre reconnaissance
Et que nos cœurs d'accord seuls de sa gloire épris
N'ayent d'autre intérêt que celui de mon fils.

LA MARQUISE.

Vous ne m'étonnés pas, toujours l'âme d'un père
Envers un fils, Seigneur, facile & débonnaire,
Pour l'excuser lui-même étourdit sa raison,
Fait toujours au courroux succéder le pardon,
Mais le motif pressant, qui vers ces lieux vous guide,
Veut une noble ardeur, non un amour timide.
Songés que pour régner les cieux vous ont choisi.
Quel rang occupés-vous? par un fils obscurci
Dépouillé de vos droits, précipité du trône,
Il vous reste à servir cette même Couronne
Que la Succession sur vôtre front plaça,
Que vôtre valeur même à l'Etat conserva.
Vous m'objectés, Seigneur, qu'un récès volontaire,
De vôtre propre aveu, forme cette barrière
Qui s'élève en ce jour entre le trône & vous.
Avés-vous de l'Etat mérité le courroux?

Vos peuples, révoltés d'une rigueur extrême,
Vous ont-ils arraché le Sacré diadême ?
Non, ce peuple vous aime ; un befoin de l'Etat
A ce grand facrifice en ce temps vous porta.
En bon Roi vous prêtant à ce mal nécefsaire,
Vous nommâtes ce fils vôtre dépofitaire ;
Il n'a fait que veiller à vos droits fouverains,
Et, Seigneur, s'il les rend à vos puifsantes mains,
Sans doute il reconnaît qu'il n'a qu'un droit précaire,
Et s'en fait un mérite aux yeux d'un tendre père.
Mais quand même, Seigneur, n'ayant aucun égard
Pour des droits fi facrés, vous céderiés la part,
Songés qne vous avés des enfants, une époufe.
De régner avec vous je ne fuis point jaloufe:
Mais quels biens laifsés vous à ces faibles enfants ?
D'un amour mutuel infortunés garants !
Nés auffi près du trône, égaux aux autres princes,
Au lieu de commander fur ces belles provinces,
Simples fujets d'un frère, & Soumis à fa loi,
D'appanage n'auront que l'aumône du Roi.
Mais laifsons un inftant ces détails domeftiques:
Fixons les yeux fur vous, fur les douleurs publiques.
Un prince généreux que quarante ans de Soins,
Vôtre peuple en eft juge & vos fuccès témoins,
Ont comblé de lauriers & d'immortelle gloire,
Dans fes derniers inftants, loin du champ de Victoire,
Dans la retraite irait terminer fes deftins ?
Tandis qu'Emmanuel, élevé par vos mains,
Et, qui plus eft, pour vous méconnaifsant encore,
Jouirait d'un pouvoir, peu fait pour fon aurore.

Elle se jette aux genoux de Victor, en pleurant.

Ah! Seigneur, si jamais j'eus le frivole honneur
De vous appartenir, de fixer vôtre cœur,
Pour moi, pour ma famille & surtout pour vous même
Ne sacrifiés point les droits du Diadême
A l'écho sourd & vain de quelques faibles voix,
Qui diront que Victor, pouvant être encor Roi,
A son fils, par faiblesse, a cédé sa Couronne.

VICTOR.

C'en est fait! non, jamais, ma main ne l'abandonne.
Que le ciel sur ma tête épuise son courroux!
Madame, de mes droits mille fois plus jaloux,
J'oublie un fils ingrat que son orgueil entraîne;
A mon amour pour lui va succéder la haîne.
Je vole à la vengeance, & dans peu vôtre époux
Jure de déposer ce scéptre à vos genoux.
Un jour plus éclatant de sa vive lumière
Au feu de ses rayons déssille ma paupière.
Habile à ressaisir les moments écoulés,
Je vole vers ces lieux où, par vous rassemblés;
M'attendent ces amis qu'encore je posséde.
A de grands maux il faut un violent remède;
Je céde à mes transports; mon guide est la fureur.
Vous, Madame, évitant les dangers & l'horreur,
En ces lieux attendés un époux qui vous aîme,
J'y reviendrai le front paré du Diadême,
Ou si le ciel injuste, insensible à ma voix,
Veut que je meurs . . . Victor saura mourir en Roi.

LA MARQUISE.

Moi? vous quitter? Seigneur! moi? ménager ma tête?
Quand Victor en ces lieux va braver la tempête.
Non! Seigneur, quelque part que vous portiés vos pas,
Je mourrai près de vous & du même trépas.

ACTE V.

SCENE I.

EMMANUEL *seul.*

Quel noir pressentiment me trouble et me pénêtre!
quelle soudaine horreur en mes sens vient de naître!
Une secrète voix retentit dàns mon cœur!
Serait-ce d'un désastre un triste avant-coureur?
Bannissons de l'esprit la crainte puérile.
C'est au coupable seul, à l'âme lâche & vile
A frémir à l'aspect, à l'ombre du malheur.
Le remords seul produit le doute & la terreur.
Mais l'ame timorée est libre de la crainte,
Elle attend sans trembler la désolante atteinte
D'un revers douloureux qu'elle n'a pû prévoir,
Je n'ai point abusé du Souverain pouvoir,

J'ai rempli les devoirs de la grandeur ſuprême ;
Le crime me redoute, & tout mon peuple m'aime.
Mais, ſi, malgré cela, la loi d'un ciel vengeur
Veut, en troublant mon calme, affaiblir mon bonheur,
Sonmis à tes décrets, Seigneur, je me réſigne ;
Puiſque de ton courroux tu me crois encor digne,
Contente tes deſirs diſpoſe de mon cœur,
Et ſur moi de ton bras épuiſe la Rigueur.

SCENE II.

EMMANUEL, BIANDRA.

BIANDRA.

En ce moment, Seigneur, D'Orméa, plein d'allarmes,
Ayant fait renforcer le poſte des gendarmes,
Et l'eſprit agité demande à vous parler.
Cumiane avec lui paraît ſe déſoler.
Sire, de cette enceinte, au repôs conſacrée,
Puis-je, à l'heure qu'il eſt, leur permettre l'entrée?

EMMANUEL.

Si tard ? que veulent-ils ? qu'ils viennent . . ah! voici,
Ce qui cauſe l'effroi dont mon cœur fut ſaiſi.

Biandra sort.

SCE-

SCENE III.

EMMANUEL, D'ORMEA, CUMIANE, RHEBINDER, St. THOMAS.

D'ORMEA.

Je trouble avec regrèt, Sire, vôtre retraite,
Mais le péril préſſant où cet inſtant nous jette
Demande tout le feu de mon activité.
On menace vos jours & vôtre autorité,
Vôtre bouche a trop tôt blâmé l'avis fidéle
Des doutes dont Victor effaroucha mon zêle.
O le meilleur des Rois! vôtre bienfaisant cœur
Ne voyait dans Victor qu'amitié, que douceur,
Et vôtre confiance, envers lui trop prodigue,
Lui laiſſait le loiſir de former ſon intrigue.
Sans cet âmi prudent, Victor eût du Succés,
Couronné, cette nuit, ſes coupables projets.
Cumiane, oubliant la douleur qui l'oppreſſe,
Sacrifiant, Seigneur, à la juſte tendreſſe
Que pour vous il reſſent, ſes propres intérêts,
Inſtruit de cette trâme, & malgré les regrêts
D'immoler de ſa main une Sœur qu'il adore,
Vient ici dévoiler un ſecret qu'il abhorre.

CUMIANE.

Oui, Sire, de douleur le cœur tout déchiré,
Délateur de mon ſang, d'un ſang déshonnoré,
Guidé par mon devoir, j'ai franchi les limites
Qu'une affection tendre â mon âme a preſcrites,

Et pour ſauver des jours, précieux à mon cœur,
Ma voix vient dépoſer contre ma propre ſœur.
Rebelle à mes avis la coupable Marquiſe,
De l'ardeur de régner ſentant ſon âme épriſe,
Abuſant du pouvoir qu'elle a pris ſur Victor,
A ſon bras criminel voulait donner l'eſſor;
Et de ſes noirs deſſeins raſſemblant les complices,
Dans l'horreur de la nuit, propre à ces ſacrifices,
Son orgueil ſe flattait de rendre à ſon époux
Ce thrône dont Victor eſt deſcendu pour vous.
Déjà pour ſes complôts d'inſolentes Cohortes
Venait de ce Palais aſſiéger les portes,
Diſperſer ſous ſes coups les fidèles amis
Qu'un tendre zêle aurait près de vous réunis,
Dans le temps que Victor se confiant à l'ombre
S'efforçerait des ſiens d'accumuler le nombre,
Et marchant à leur tête, ivre de ſa fureur,
Etendaient ſur ces lieux le carnage & l'horreur.
N'écoutant que mon zêle en ce péril extrême,
J'ai tremblé pour les jours d'un Roi que mon cœur aime;
Suivi de vingt amis, pour vous prêts à périr,
Auſſitôt j'ai couru vous déffendre où mourir.
Connu des furieux que leur erreur enivre,
Beau frère de Victor, par eux je me fais ſuivre,
Dans un endroit ſecrèt, de ces murs écarté,
Ou déployant alors mon zêle en liberté,
Etouffant dans mon cœur les cris de la nature
Méconnaiſſant ma ſœur, j'arrête la Parjure,
J'aſſaillis cet eſſain, ſaiſi d'un prompt effroi,
Le déſarme & l'amène en ces lieux avec moi.
N'oſant perçer, Seigneur, cette enceinte ſacrée

J'avertis d'Orméa qui, l'ame pénêtrée,
Et redoutant encor quelques nouveau combâts,
Fit entourer ces murs des plus braves ſoldats.
Seigneur, nous avons fait ce que dictaient nos zêles:
C'eſt à vous à ſonger au reſte des rebelles,
A nous traçer un plan qui puiſſe de l'Etat
Aſſurer le repôs, & punir l'attentât.
Permettés que tournant un regard ſur moi-même,
Je tente de fléchir de vôtre Diadême
Le courroux mérité; ma trop coupable ſoeur,
D'infortunés amis, toujours chers à mon cœur,
Enchaînés par mes mains, accuſés par ma bouche,
Ebranlent de mon cœur la vertu peu farouche;
Eſclave du devoir, j'ai cauſé leur malheur,
Je gémis ſur leur ſort en plaignant leur erreur.
Souffrés qu'à vos genoux, pour prix de mos ſervice,
J'adouciſſe pour eux la voix de la juſtice.

EMMANUEL.

La Clémence eſt toujours le plus beau droit des Rois,
Mais la prudence veut qu'on ſatisfaſſe aux loix,
L'arrêt des révoltés, à préſent néceſſaire,
Exige de leur crime un éxamen ſévére,
Mais ſi le ciel permêt que nos communs efforts
Arrêtent du complôt les coupâbles tranſports,
Conſultant moins les droits d'une juſte vengeance
Que les cris pénêtrans d'une tendre indulgence
Pour l'effort de vertu qu'a prouvé vôtre cœur,
Je verrai, ſi je puis, excuſer leur erreur

à D'Ormea.

Vous, Marquis, dont le zêle & la haute prudence
Ont prévû ces malheurs, en cette circonſtance.
Si cruelle à mon cœur, que me conſeillés-vous ?

D'ORMEA.

Le coupâble eſt trop grand pour que ſon ſort par nous
Puiſse être décidé, non, ce n'eſt qu'à vous même,
Qu'eſt reſervé le droit de cet arrêt ſuprême.
Cependant ménageant vôtre ſenſible cœur,
Balançant d'une part du complôt la noirceur,
De l'autre les égards, la tendreſse qu'un père,
Victime malheureuſe, à vos yeux toujours chère,
Au tribunal d'un fils en ſa faveur aura,
J'ai prévu le moyen qui vous excuſera ?
Et remplaçant ici l'autorité ſuprême,
En vôtre nom, Seigneur, ſans vous forcer vous-même,
D'être juge d'un père, & d'en dicter le ſort,
Non d'un père & d'un Roi, mais de l'ingrat Victor
Par ma voix le Conſeil, convoqué par vôtre ordre,
Ignorant juſqu'ici cet horrible déſordre
Et les complôts affreux contre vous médités,
Pour prendre ſa ſéance attend vos volontés.
Permettés qu'il opine & conſerve ſa place ;
C'eſt à vous qu'appartient le droit de faire grace.
Mais tous les Rois du moins inſtruits de ce procès,
Du mépris de leurs droits ne feront point bleſsés.
Ce n'eſt que par l'Etat qu'un Souverain coupâble
Peut & doit être abſous, ou jugé condamnâble.

Au crime de Victor la loi dicte un arrêt,
Facile à détourner à la voix du bienfait.
Le Conseil doit venger la Majesté du trône,
La grâce est dans le cœur du bon Roi qui la donne.

EMMANUEL.

Qu'il paraisse, & pendant que ses prudents avis
Vont décider mon cœur, raffermir mes esprits,
Rhebinder, St. Thomas, guidés par la prudence,
Rassurés nos amis, réprimés la licence.
Que des postes nombreux, des officiers choisis
Placés dans les quartiers, de vos ordres suivis,
Entretiennent la paix & l'ordre & le silence.
Ménagés mes sujets, mais si la violence
Voulait s'abandonner à ses fougueux transports,
De mes gardes alors que s'avanceut les corps.
Surtout ne recourés à l'arme meurtrière,
Que dans le câs pressant d'un besoin nécessaire,
Et si le ciel, hélas! vous présentait Victor,
Oubliant de son cœur le criminel effor,
Ne regardés en lui qu'un Prince respectable
Que le Conseil d'Etat peut seul nommer coupâble.
Calmés de son courroux les transports furieux;
Dites-lui que son fils veut contenter ses vœux,
Que je n'ai contre lui ni dépit, ni colère,
Que mes bras sont ouverts pour recevoir un père
Mais s'il résiste ..., Amis! faites vôtre devoir.
Je vais remplir les miens.

SCE-

SCENE IV.

EMMANUEL, ZOPPI, D'ORMEA, DUBOURG. BALBIAN, SALMATORIS, St. MARSAN, CUMIANE.

Le Roi se place au centre, Zoppi à droite D'Ormèa à gauche & les autres en demi cercle.

EMMANUEL.

Vous, à qui mon pouvoir.
Rempli de confiance, en montant ſur le trône,
A remis volontiers le ſoin de ma Couronne,
Vous ſavés que mon cœur, cheriſſant mes ſujets;
Avec plaiſir ſur eux a verſé mes bienfaits.
Délaiſſant aux fureurs de l'ardente Bellonne
Mes voiſins inquiets, de la paix que je donne,
Je vois l'Etat goûter la paiſible douceur.
Faut-il, lorſque ma main fonde vôtre bonheur,
Que de ces cœurs ingrâts une trâme perfide
Me faſſe redouter ce que la main avide,
De tant de Rois rivaux n'aurait oſé former?
Quel monſtre, ſûrement engendré par l'enfer,
Inféctant mes Etats des poiſons de ſa bouche,
Y verſant les fureurs de ſon âme farouche,
Sur mes jours, ſur mon trône, ôſe lever la main
Et peut aſsoçier Victor à ſon deſsein?
D'un père que j'aimais l'âme ſitôt ſéduite
A rédouter ce père en ce moment m'excite,
J'excuſe ſon erreur, je lui pardonne en fils;
Mais les droits de l'Etat doivent être ſuivis.

Le moment presse trop pour déconvrir la trâme
De cette trahison, de ce complôt infâme.
Mes tribunaux pourront, dans un plus libre instant,
Rechercher & connaître & le chef & le plan.
D'un dessein si hardi, de ce pas téméraire,
A présent, s'il se peut, à disculper mon père
Employés tous vos soins; & si malgré mon cœur,
La raison de l'Etat, sans pitié pour l'erreur,
D'un crime non commis d'une trâme éventée
Punit l'intention, & sur la destinée,
D'un père veut étendre & la rigueur des loix,
Et la honte du crime, Ah! par égard pour moi,
Et son juge & son fils, son maître & sa victime,
Qu'un sentiment plus doux pour Victor vous anime.

DUBOURG.

Avant que le Conseil, rassemblant ses avis,
Combine la Clémence & les désirs d'un fils
Avec le délit même & que sa main unisse
La faute de Victor, le cri de la justice,
Avec les égards dûs au sang du criminel,
La voix de la nature & le droit paternel:
Permettés-moi, Seigneur, & vous, Sénat auguste,
Qu'en suspendant l'effet d'une recherche juste,
Je m'accuse-moi-même, au pied du Tribunal,
D'avoir par mon silence encouragé le mal.

EMMANUEL.

Qu'entends je! juste ciel! vous? de Victor complice?

DUBOURG.

Non. Seigneur, à Dubourg rendés plus de juſtice.
Si j'ai failli, ce n'eſt ſûrement pas mon cœur,
Qui manquait, au dèvoir du zêle & de l'honneur;
C'eſt par un dévoument trop grand pour vôtre père.
Voyant à chaque inſtant la confiance entiére
Que pour Victor toujours,Seigneur, vôtre âme avait,
Pouvais je Soupçonner que cè père abuſait
De vos propres bienfaits contre vôtre perſonne?
Réſpectant dans Victor ſa première Couronne,
Et plus encor les droits que vous donniés ſur vous,
Admirant cet effort de l'amour le plus doux,
Je croyais qu'en ſujet, à ſon devoir fidèle,
Après vous à Victor je devais tout mon zêle.
Tels étaient les motifs de l'innocente erreur
Qui dans le précipice entraînaient mon ardeur.
Hier Victor, devant moi relevant, plein d'adreſſe
Vos bienfaits vos égards, pour lui vôtre tendreſſe,
Me diſait qu'engagé par Son amour pour vous,
Sans regrét il quittait les jours Sereins & doux
Qu'au ſein de ſa retraite & des plaiſirs tranquilles
Il devait échanger pour l'éclat vain des villes,
Qu'à leur taux ſes talents par vous appréciés,
Par vous à vôtre trône étaient aſsociés;.
Mais que Son cœur, jaloux d'une liberté pleine,
Ne pouvait en jouir ſe voyant à la gêne.
Par l'écrit qu'il remit comme Certificat
Qu'il quittait de ſon gré le timon de l'Etat,
Qu'il voulait qu'employant tout l'effort de mon zêle
Je vous le demandai. Si j'etais moins fidèle,

J'aurais pû le livrer, en étant posſeſseur.
Mais, Seigneur, combinant les devoirs de mon cœur,
Avec les égards dûs au Père de mon maître,
Je m'efforçai Soudain à lui faire connaître
Que ſans un ordre exprès de vous & du Conſeil
On ne pouvait céder un document pareil.
Victor changeant d'objet, pour dérouter mon zêle,
Et prenant auſſitôt un détour infidèle,
Feignit à cet égard un cœur indifférent,
Me diſant que ſa bouche, épiant le moment,
Parlerait au Conſeil, le dirait à vous-même.
Trompé par l'apparence & le talent Suprême
De Victor à voiler ſes ſentimets ſecrèts,
Ignorant ſes deſſeins, ſes coupables projets
Et l'uſage honteux qu'il en pretendait faire,
J'ai cru que mon rapport étoit peu néceſsaire.
Mais inſtruit à preſent du vrai bût de Victor,
Je vois que mon ſilence aidant à cet eſſor
A cauſé tout le mal, & mon âme affaiſſée,
S'accuſe d'une erreur par trop d'égards cauſée.

EMMANUEL.

Il eſt bien malheureux que nos communs égards
De Victor contre nous ont ſervi les écarts.
Si pour un père, hèlas! jeuſſe eû moins de tendreſſe,
Il n'eût point abuſé de l'amour qui me preſſe.
Coupable, comme moi, par excès de vertus,
Je vous abſous, Dubourg; vos regrèts Superflus,
Ne feront point rougir un ſujet ſi fidèle
D'avoir été trompé par l'effort de ſon zêle.

Aux Conseillers.

Vous, à qui j'ai remis les deſtins de Victor!
Donnes-moi vos avis, & décidés ſon Sort.

ZOPPI.

Seigneur, ſi je conſulte & mon cœur & vôtre âme,
La clémence ſoudain me pénêtre & m'enflamme.
Je vois dans le coupable un père de mon Roi:
Le reſpect me confond & fait taire la loi.
Mais Si, de mes devoirs ſuivant le miniſtère,
Organe de Thémis, par ſa voix je m'éclaire,
Je ne vois que le crime, &, fixant peu l'objet,
Je ne vois dans Victor qu'un rebelle ſujet,
Qu'un âmi ſéducteur, qu'un cœur perfide, un traître,
Attentant à l'Etat, même aux jours de ſon maître,
Et vainement voudrais m'attendrir ſur ſon ſort,
Je ne vois qu'un coupable, & j'opine à la mort.

EMMANUEL.

O ciel! un fils, Zoppi, d'une rigueur extrême
Contre une père uſerait de ſon pouvoir ſuprême?
En étouffant la voix des égards & du Sang,
Ordonnerait la mort d'un Sujet de ce rang?
Et jugeant de ſang froid d'une tête auſſi chère,
Par un honteux trépas j'avilirais mon père?
Aux Claudes, aux Nérons donnés de tels conſeils,
Non aux Rois dont les cœurs au mien ſeront pareils!

CUMIANE.

Loin d'exciter, Seigneur, des motifs légitimes,
J'implore vos bontés pour d'illuſtres victimes
Qu'un deſtin malheureux vous contraint à punir,
Il eſt ſi beau, ſi grand, quand on pourrait ſévir,
De prêter une oreille attendrie & clémente ;
Et d'un cœur affligé remplir la douce attente.
J'aurais tort d'excuſer la faute de Victor ;
Mais je ne vois non plus le motif de ſa mort.
Coupable envers ſon fils, envers ſa confiance,
En l'en privant, Seigneur, c'eſt la ſeule vengeance
Que vous puiſſiés tirer d'un cœur comme le ſien.
N'eſt-il pas bien à plaindre en manquant ſon deſſein,
De ſe voir échapper l'autorité Suprême
Et le cœur de ſon fils & l'illuſion même,
De jamais exercer déſormais ſon pouvoir ?
Envers l'Etat, Victor, n'à rompu nul devoir
Succeſseur à ce trône où, depuis ſes ancêtres,
Sa maiſon au Piémont a donné tant de maîtres,
En faveur de ſon fils, abdiquant ſon pouvoir,
Pouvait-il dans le temps preſsentir & prévoir,
Que jamais dans ſon cœur l'éclat de Diadême
Ne pourrait réveiller un deſir vif, extrême,
Et que Victor vieilli, dans la pompe des Cours,
Devoit ſe contenter des champêtres Séjours ?
D'un cœur comme le ſien pardonnable faibleſse!
Ce pas doit pour Victor flatter vôtre tendreſse,
En vous montrant un père, au bord de ſon tombeau,
Capable de l'effort du plus fameux héros.
N'ayant que ſon courage & la gloire pour guide,
Suivi de peu d'amis, d'une femme timide,

A travers tant d'écueils hazarder un tel pas,
Prouve une âme, Seigneur, qu'on ne méprise pas.
Abusé dès longtemps par son pouvoir facile,
A'ses pieds n'ayant vu qu'une troupe servile,
Il a pensé, Seigneur, même n'étant plus Roi,
Que tout devait toujours se plier à sa loi.
Est-ce ce noble orgueil, mobile de sa gloire,
Qui doit causer sa mort, & flétrir sa mémoire?
Non, Sire, vôtre cœur, par un nouveau bienfait,
D'un arrêt si cruel repoussera l'effet.
Eloigné de la Cour, au fond de la Savoye,
Qu'il vive heureux en paix, qu'en prince il y déploie
Le titre glorieux de père de son Roi.
Mais que soumis alors à la Cruelle loi,
Son pied j'amais ne puisse enfreindre les limites
Du lieu par vos bontés pour son éxil prescrites.
En con çentrant ainsi ses desseins, son ardeur,
Et libre d'un remords, tyran de vôtre cœur,
Vous jouirés en paix de ce bonheur suprême
De conserver un père & vôtre Diadême.

EMMANUEL.

Interprête d'un cœur vivement pénêtré,
En âmi de son Roi, Cumiané a parlé.
Mais D'Orméa se taît, & Dubourg en silence
De Victor feront-ils l'arrêt ou la défense?

SCE-

SCENE V.

RHEBINDER, St. THOMAS. ET LES PRECEDENTS.

RHEBINDER.

Le deſſein de Victor, èclaté dans la nuit,
A produit ſon effet ſans rumeur & ſans bruit
Etouffé dés l'inſtant dans ſon efferveſcence.
Il a cédé, Seigneur, à nôtre vigilance,
Le citoyen, tranquille, au milien de ſes murs,
Déteſte ces forfaits & ces complôts impurs
Et vos braves guerriers à leur maître fidèles
Attendent vôtre voix pour faire agir leurs zêles.

St. THOMAS

De Victor vainement, au gré de vôtre cœur.
J'ai voulu ralentir la courſe & la fureur,
Et le guider vers vous, le déſeſpoir dans l'âme,
Ne ſuivant que la voix du deſſein qui l'enflamme
A la faveur de l'ombre, infléxible & chagrin,
Il a ſuivi, Seigneur, un tout autre chemin,
Evitant nos regards,... mais de la Citadelle,
Dans le même moment, un Meſſager fidèle
Demande à vous parler; je l'ai conduit ici:
Permettés-vous qn'il entre? il eſt de St. Remi.

EMMANUEL. *aucun fait ſigne qu'il entre.*

Mon cœur ne me promet auneun flatteur préſage.
Mais qu'il viènne.

SCENE VI. & *dernière.*

LANSASQUE, ET LES PRECEDENTS.

LANSASQUE.

Seigneur, excufés, fi j'outrage
D'un fincère récit le Père de mon Roi.
L'exacte vérité va parler par ma voix;
Je ne fais que remplir un ordre qu'on me dònne;
St. Remy me commande, & mon devoir l'ordonne.
Du jour fur fon déclin l'agréable clarté
Faifant place à l'inftant, au repôs confacré,
La nuit fur l'horifon de fes crêpes funèbres
Apeine avait voilé le ciel de fes ténèbres
Qu'exact à fon devoir, St. Remy, des remparts,
Affurait le repôs, l'ordre de toutes parts
Lui même avec fa ronde, à l'ombre du filence
Accompliffait les Soins que dictait fa prudence,
Lorfqu'une voix foudain appelant vos foldats
Exige que l'on mit les ponts levis à bas.
St. Remy vers les murs à cet ordre s'avance
Refufe en alléguant la Sevère défenfe,
Mais Victor près du pont fuivi d'un gros d'amis
Au fort abfolument demande d'être admis,
Difant avoir un ordre accordé par vous-même.
La prudence fe prouve en un moment extrême;
Refpectueufement, St. Remy dans sa main
Veut avoir avant tout cet ordre Souverain
Mais Victor, irrité de cette réfiftence,
Menace St. Remy de toute fa vengeance,

Lui reproche cent fois les bienfaits qu'il lui doit,
Et lui fait redouter la rigueur de nos loix.
St. Remy quelque inſtant d'abord balance, héſite,
Ne ſait s'il doit céder au prince qu'il irrite,
Reſpectant dans Victor le père de ſon Roi,
Ou ſi, n'écoutant que ſon devoir & la loi
Il reſtera fidèle aux préceptes de guerre.
Enfin ſe décidant pour cette dernière,
Et généreuse idée, & nemettant ſon Sort
A l'avis du Conſeil, il adreſſe à Victor,
Ces mots reſpéctueux, dictés par ſon courage.
„ Je n'ai point oublié que je Suis vôtre ouvrage,
„ Que je vous dois ma place & mon bien & mon rang
„ Et pour vous je ſuis prêt à verſer tout mon Sang;
„ Mais les tites ſacrés de ma reconnaiſſance,
„ Ne peuvent ébranler la juſte confiance
„ Qu'Emmanuel, Seigneur, a remiſe en ma main,
„ Si quelque ordre du Roi garanti de ſon ſein
„ Vous permet à cette heure occuper cette place
„ Montrés moi-le, Seigneur, épargnés la menace
„ Et volontiers je cédé & mon poſte & mes droits.
„ Mais ſi ſans cet écrit de vôtre auguſte voix,
„ Guidé par des deſſeins dont j'ignore la force,
„ A mes devoirs, Seigneur, vous tendés une amorce
„ Retirés vous Soudain, ou ſuivant mon devoir,
„ Des canons du rempart j'emploîrai le pouvoir „
Après ce peu do mots, St. Remy crie à l'arme
Raſſemble ſes ſoldats & fait battre l'allarme.
Victor, honteux de voir échouer ſon deſſein,
Murmurant a repris du Palais le chemin.
St. Remy, dans la place enchaîné par ſon zêle,
Et voulant vous paſſer un rapport bien fidèle,

M'a chargé de venir près de vous l'apporter,
Et dans ces lieux, Seigneur de vous le préſenter.

Il Sort.

EMMANUEL.

Ah! Victor, quand mon cœur pour toi plein de tendreſſe
Cherche tous les moyens d'excuſer ta faibleſse !
Quel démon, ſi jaloux de ton amour pour moi,
Sans ceſse me fournit des armes contre Toi!
Hélâs ! pourquoi plutôt à ton âme ſéduite
N'a-t'il donc conſeillé le remords ou la fuite ?
Mais bravant mon pouvoir & l'Etat & la loi
Tu viens, quoique coupable, habiter près de moi.

D'ORMEA.

Seigneur, un tel excès me glace d'épouvante!
D'un cœur ambitieux il ſurpaſse, l'attente.
L'erreur peut quelque fois nous ſéduire un moment,
Mais la raiſon détruit cet éblouiſsement,
Et ramène bientôt même une âme égarée;
Mais voyant une fois l'eſpérance fruſtrée
D'un deſsein téméraire, ôſer y retourner,
D'une âme audacieuſe aveuglement braver,
Et ſon fils & l'Etat, prouve un cœur dont la pente
D'un retour à l'honneur éloigne toute attente.
Je voulais implorer les bontés de mon Roi
Pour un coupable illuſtre, au deſsus, de la loi,

Mais ce trait me pénêtre, & je n'ofe répondre
Qu'un jour Victor ne pût tous nos efforts confondre;
De fes facrés deftins ne tranchons pas le cours,
Mais par égar pour vous, pour vos précieux jours,
Réprimons cette ardeur en tous tems criminelle,
Dangereuse à l'Etat, & pour vous fi cruelle,
Et dans le murs chéris qu'à Rivoli fa main
Forma pour fes plaifirs, confinons fon deftin.

DUBOURG.

A cet avis, Seigneur, fi clément & fi sage
Je joins le mien.

BALBIAN.

Seigneur, un fi cruel outrage,
Vous demande un exemple, & l'Etat en danger
Doit étre délivré d'un rebelle Sujet.

SALMATORIS.

Aux raifons de l'Etat, Seigneur, joignons encore
Les effets malheureux qu'éclairerait l'Aurore
Du retour au crédit de ce cœur corrompu.
Victime du devoir, celui dont la vertu,
A foutenu vos droits, pour fon obeïfsance
Eprouverait bientôt de Victor la vengeance,
Et mourant par fes coups, tôt on tard, fous fa main,
Verrait à fa fureur immoler fon deftin.

St.

St. MARSAN.

Eh ! quand même fon cœur, politique ou fincère,
Affecterait aux yeux d'une garde févère
Quelques feintes vertus, la Marquife, Seigneur,
Trouverait bientôt l'art d'irriter fa fureur.
Cet éxil n'accomplit qu'un tiers du facrifice ;
Il faut emprifonner fes amis, fa complice,
Et fi dans un château vous renfermés Victor
De fon époufe il faut le féparer encor ;
Et délivrant fon âme aveuglement foumife
De l'inquiéte ardeur de la vaine Marquife,
Loin de lui, dans des lieux à Dieu feul confacrés,
Tourner au repentir fes defirs égarés.

EMMANUEL.

L'accord de vos avis me décide moi-même,
Je dois facrifier aux droits du Diadême
Le faible de mon cœur, mais Si l'autorité
Exige, pour l'Etat, de ma févérité
Un néceffaire exemple à mon obéiffance,
Je n'y veux point donner les traits de la vengeance.
Vous livrant un coupable à mon âme bien cher,
Je donne une Victime au devoir que je Sers ;
Comme Roi, de l'Etat n'étant plus que l'organe,
Ce n'eft point vôtre fils, Victor qui voûs condamne,
C'eft la loi, fubiffés la peine d'une erreur
Qn'excufera toujours vôtre fils dans fon cœur.
Mais ayant contenté l'Etat dans fa vengeance,
Laiffés-moi Satisfaire au moins à ma clémence.

Cumiane, approchés; envain de vôtre Sœur
Jevoudrais adouçir le ſort plein de rigueur,
Des beſoins de l'Etat néceſſaire Victime,
Je lui donne la vie & pardonne ſon crime.
Mais très loin de ces lieux que ſes jours conſervés
Pleurent ſur les écarts de ſes veux reprouvés.
A tous ces malheureux, égarés par mon père,
Que vos mains ont Soumis, livrés à ma colére
Si par devoir pour moi vous fites leur malheur,
Pour prix de vos vertus, oubliant leur fureur,
Je vous remets leur Sort, que leur devoir efface
Leur erreur & leur crime: allés, je leur fais grace.
Et moi d'un Dieu de paix implorant les faveurs,
Inondant ſes parvis des torrents de mes pleurs,
Si jamais j'ai failli, mérité ſa colére,
Attiré par mes faits le malheur de mon père,
Par mes larmes, allons, au pied de ſes autels,
Adoucir, s'il ſe peut, ſes décrets immortels,
Détourner ſa rigneur, invoquer ſa clémence,
Oppoſer aux devoirs de mon obéiſſance,
Les raiſons de l'Etat, l'intérêt des Sujets,
Et l'abûs de Victor dans ſes propres bienfaits.

FIN.



